

Jean Muzi

54 CONTES DES SAGESSES DU MONDE



VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Jean Muzi

54 CONTES DES SAGESSES DU MONDE



Flammarion jeunesse

JEAN MUZI

54 CONTES
DES SAGESSES
DU MONDE

Illustrations de Frédéric Sochard

Flammarion Jeunesse

Jean Muzi

54 Contes des sages du monde

Flammarion Jeunesse

Collection : Flammarion Jeunesse

Maison d'édition : Flammarion

© Flammarion pour le texte et l'illustration, 2015

Dépôt légal : février 2015

ISBN numérique : 978-2-0813-5850-8

ISBN du pdf web : 978-2-0813-5863-8

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 978-2-0813-4462-4

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Présentation de l'éditeur :

« Qui se connaît soi-même est sage. »

Toutes les cultures recèlent des trésors de sagesse d'apparence simple sous forme d'historiettes ou de contes qui invitent à nous remettre en cause, à devenir plus tolérant et à respecter autrui.

Sagesses juive, chrétienne, musulmane, bouddhiste, chinoise, indienne, arabe, africaine, amérindienne...

Des contes des sages de tous les continents.

*Pour Laura et Rémi, ces leçons de vie.
Et aussi pour Valérie.*

54 Contes des Sages du monde

Avant-propos



Qui se connaît soi-même est sage, a écrit Lao-Tseu¹. La force du sage est dans son action et pas seulement dans sa parole. C'est par sa manière de vivre, par ses agissements qu'il démontre la pertinence de sa pensée. Un texte bouddhiste² nous enseigne que le sage est sans convoitise, sans avidité, sans complaisance, insensible à la louange ou au blâme ; jamais en colère, il ne fâche personne... Dans un des contes de ce recueil, un ermite dit à un paysan venu lui demander conseil : « Est sage celui qui sait voir où se cache la sagesse. »

La parole des sages nous est parvenue grâce aux aphorismes³ et aux contes de sagesse. Ces derniers sont si vieux qu'ils n'ont plus vraiment d'âge et leur origine se perd dans la nuit des temps. Présents chez tous les peuples, ils sont probablement aussi anciens que la parole.

Parfois très courts, simples et naïfs, drôles ou ironiques, souvent exemplaires, ils invitent à découvrir d'autres cultures, d'autres mentalités, à rire des travers⁴ des hommes qui sont les mêmes sur tous les continents. Ils font preuve de logique, de lucidité et quelquefois d'un peu de folie.

Ils tentent de nous aider à accepter les difficultés rencontrées, à modérer nos désirs ou nos colères. Ils nous incitent à être critique, à nous remettre en cause, à devenir plus tolérant et à respecter autrui. Ils nous illuminent par

leur clairvoyance, leur audace, leur sérénité et leur force de vérité. L'enseignement qu'ils délivrent, concret et pratique, parfois inattendu, donne à réfléchir sur nos propres vies.

Les contes de ce livre sont d'origines très diverses. Ceux qui viennent de l'Inde, du Japon, de la Corée, de la Chine ou du Tibet ont subi l'influence du bouddhisme. Les autres, celle du judaïsme dans les pays d'Europe centrale, du christianisme dans toute l'Europe, et de l'islam en Perse, en Turquie ou dans le monde arabe. L'Afrique noire est aussi présente avec ses particularités et l'Océanie aussi. Les similitudes dont font preuve certains de ces contes nous rappellent que la sagesse est universelle.

Puissent les 54 contes des sages du monde que j'ai réunis dans ce recueil, après les avoir adaptés, ciselés et parés de mes propres mots, aider chacun à s'améliorer, à contrôler ses passions et à parcourir sereinement son chemin.

Jean MUZI

1. Là où se cache la sagesse

Tibet



Il était une fois un ermite qui méditait depuis de longues années dans une hutte construite sur le flanc d'une haute montagne. À l'abri de la pluie et du soleil, vivant en ascète, loin de l'agitation et de la folie des hommes, il avait enfin trouvé la sérénité.

Un jour, il reçut la visite d'un villageois installé dans une vallée voisine.

— Je suis ici au nom de tous les habitants de mon village pour te demander conseil, dit-il. Tu n'ignores pas que c'est la deuxième année consécutive qu'il pleut aussi peu dans la région. La dernière récolte a été bien maigre et nous n'avons plus grand-chose à manger. Nous allons bientôt être contraints de puiser dans nos réserves de semence. C'est inquiétant, car nous n'aurons alors plus rien à semer.

Après l'avoir écouté avec attention, l'ermite réfléchit un moment puis répondit :

— Vous n'avez pas d'autre solution que de mettre en commun le grain qui vous reste. Restreignez-vous et veillez à n'en manger que la moitié pour survivre. Vous sèmerez le reste exclusivement dans les champs les plus fertiles. Vous arroserez avec l'eau des puits sans la gaspiller. Et vous

partagerez la récolte de manière équitable, en prenant bien en compte la taille de chaque famille.

Satisfait des conseils judicieux donnés par l'ermite, le villageois murmura pour lui-même :

— J'ai vraiment affaire à un sage.

L'ermite l'entendit. Il ébaucha un sourire et dit :

— Le sage, c'est plutôt celui qui sait voir où se cache la sagesse.

Le villageois remercia et s'en fut.

— Puisse le ciel nous envoyer rapidement la pluie, lança l'ermite tandis que l'autre s'éloignait.

2. Le mille-pattes, la puce et le pou

Japon



Un mille-pattes, une puce et un pou s'étaient liés d'amitié et se retrouvaient souvent dans un jardin pour échanger sur la folie des hommes. Un jour d'hiver particulièrement rigoureux, le mille-pattes proposa d'acheter du *saké*¹.

— Voilà un an que nous nous connaissons, dit-il. Ce sera l'occasion de fêter notre rencontre et nous pourrons aussi nous réchauffer un peu.

Les deux autres acceptèrent. Mais il fut difficile de déterminer lequel d'entre eux irait acheter la boisson. La puce expliqua qu'elle se déplaçait par bond et qu'elle risquait de briser la bouteille en route. Le pou prétendit qu'il marchait très lentement et ne serait pas d'une grande utilité pour une telle mission.

Le mille-pattes, qui n'avait jamais quitté le jardin, paniquait à l'idée de s'en éloigner. Sous la pression des deux autres, il finit par accepter d'aller acheter le saké et s'en fut.

— Avec tes nombreuses pattes, tu seras vite revenu, lui lancèrent-ils.

Il n'en fut rien. La puce et le pou attendirent longtemps le retour de leur ami et finirent par s'inquiéter.

— Il a peut-être eu un problème, dit la puce. Nous devrions aller voir ce qu'il fait.

— Tu as raison, acquiesça le pou.

Ils partirent ensemble et retrouvèrent vite leur ami. Celui-ci craignait tant l'inconnu qu'il n'avait pas quitté le jardin. Et il avait tellement honte de passer pour un couard qu'il n'avait pas osé revenir vers eux pour les en informer. Il était près d'un cerisier, le dos tourné, apparemment très occupé.

— Que fais-tu donc, mille-pattes ? demandèrent-ils.

Fort gêné, il répondit sans même se retourner :

— Je ne voulais pas sortir du jardin sans mes chaussures. Et j'ai tellement de pieds que je n'ai pas encore fini de me chausser.

Le pou sourit.

— Si j'avais la chance de posséder autant de pattes, lança-t-il, je ne perdrais pas mon temps à me chausser. J'irais pieds nus à la découverte du monde et vivrais mille aventures.

— Tes six pattes sont suffisantes pour parcourir le monde, lui fit remarquer la puce. Regarde les hommes, avec seulement deux jambes ils y parviennent bien.



3. Que serait le tout sans l'infime ?

Jordanie



Le départ venait d'être donné. Les étalons arabes, fiers et fougueux, galopèrent dans la poussière. Comme chaque vendredi après-midi, le roi était là pour voir courir ses propres chevaux. Ce jour-là, il en avait trois qui participaient à la course. Il avait pris place au centre de la tribune officielle et les accompagnait de son regard perçant. Assis à la meilleure place, il demeurait impassible, tandis qu'en contrebas, un homme, debout parmi la foule, s'agitait en criant pour encourager un des étalons. Les gens le regardaient. Et certains spectateurs l'enviaient, car ils s'imaginaient qu'il était propriétaire du cheval menant la course. Un vieil homme qui se trouvait près de lui l'interrogea.

— Belle monture ! dit-il. Vous en êtes le propriétaire ?

— Non, répondit l'autre. Seule la bride de cuir est à moi.

Quelques instants avant la remise du trophée, le roi voulut savoir si le cheval gagnant appartenait bien à l'homme qui s'agitait durant la course. Il apprit que celui-ci n'en était pas le propriétaire et que seule la bride de cuir était à lui. Devant ce qu'il considéra comme une idiotie, le souverain haussa les épaules et préféra garder le silence.

En regagnant son palais, ce dernier passa aux abords d'un village en flammes. Il restait impuissant face au sinistre spectacle, quand il aperçut un modeste moineau qui luttait contre le feu en faisant d'incessants va-et-vient entre une citerne d'eau et l'incendie. Intrigué, il lui demanda :

— Que fais-tu, moineau ?

— Je remplis mon bec d'eau et la déverse dans le feu pour l'éteindre.

— Comment peux-tu être assez fou pour croire que quelques gouttes d'eau pourront venir à bout de telles flammes ?

— Je me contente de faire ma part, ô Majesté. Que serait l'océan immense sans la goutte d'eau ? Que serait le bonheur sans les petites joies ? Que serait le tout sans l'infime ?

L'oiseau retourna à la citerne et poursuivit ses va-et-vient. Alors, le monarque se joignit aux villageois, prit un seau, le remplit d'eau et participa à la lutte contre le feu. Les hommes de sa suite et ceux de sa garde en firent autant. Des caravaniers qui passaient par là vinrent les aider. Au bout de quelques heures, l'incendie fut vaincu. Tout le monde sauta de joie et applaudit. Dès le lendemain, la reconstruction du village fut entreprise. Les briques de terre crue passèrent de main en main et bientôt de nouvelles maisons sortirent de terre.

Cette expérience fit évoluer le roi. Des années plus tard, sur son lit de mort, il dit à son fils avant d'expirer :

— Le cheval n'aurait pas gagné sans la bride de cuir. L'incendie n'aurait pas été vaincu sans l'aide du moineau.

Le prince le crut fou. Il avait tort, car les paroles de son père étaient pleines de sagesse.

4. La prière du Yom Kippour

Pologne



Comme c'était le soir de la grande fête du Yom Kippour¹, un commerçant juif avait prévu de fermer son échoppe de bonne heure afin de pouvoir se rendre à la synagogue qui était située assez loin de là. Mais la clientèle abondait en cette fin de journée, car les gens avaient besoin au dernier moment d'un produit ou d'un autre pour la fête.

Le commerçant ne voulait pas décevoir ses clients et il les servait tous. Si bien que la nuit venait de tomber quand il put enfin tirer son rideau. Il était alors beaucoup trop tard pour arriver à l'heure à la synagogue. L'homme regretta d'avoir cédé à la pression de sa clientèle. Et il en fut si contrarié, si attristé que ses yeux s'embruèrent.

— Pardonne-moi, mon Dieu, de ne pas m'être rendu à la synagogue. Je pourrais prier tout seul, mais je ne sais pas bien les prières. D'habitude, je me laisse porter par les paroles des autres fidèles. Cette année, c'est la première fois que je ne me joindrai pas à eux pour notre grande fête, dit-il tandis que quelques larmes perlaient sur son visage.

Puis il sortit son mouchoir et les essuya en se dirigeant vers sa maison. Une idée lui traversa alors l'esprit.

— Mais je sais l’alphabet, mon Dieu, s’écria-t-il. Je vais donc le réciter. Toi, tu m’aideras en mettant les lettres en ordre pour reconstituer les prières.

Le commerçant égreua l’alphabet avec ferveur et retrouva ainsi sa quiétude.

Quelle que soit sa religion, le croyant peut prier avec les moyens qui sont les siens. Seule compte sa piété.

5. Le mendiant plein de sagesse

Tunisie



Un mendiant s'arrêta devant une riche demeure, saisit le heurtoir en bronze et frappa plusieurs coups sur la porte cloutée. Au travers du judas, une voix lui dit :

— Qu'Allah te vienne en aide !

— Donnez-moi un morceau de pain, supplia-t-il.

— Nous n'en avons pas.

— Alors un peu de couscous, un peu de maïs ou quelques fèves.

— Nous n'en avons pas.

— Un peu d'huile ou de lait.

— Nous n'en avons pas.

— Au moins une gorgée d'eau.

— Il n'y a pas d'eau chez nous.

— Mais pourquoi restez-vous ici sans réagir ? Vous feriez mieux de m'imiter en allant demander la charité, vous y avez droit autant que moi ! s'exclama le mendiant avec sagesse.

Et il s'en fut.

6. Le vent et la souris

Australie



Une jolie petite souris à la fourrure ocre jaune vivait dans les dunes d'un désert immense. Un jour où elle s'abritait des morsures du soleil, à l'ombre d'un rocher, elle sentit comme une caresse sur son pelage. C'était le souffle du vent. Elle en éprouva une sensation nouvelle qui la remplit de joie. Le vent lui parla et elle lui répondit. Ils firent connaissance, se lièrent d'amitié et commencèrent à se voir presque chaque jour.

Le vent avait toujours quelque chose d'intéressant à lui raconter et il la séduisait avec ses paroles. Elle tomba amoureuse de lui et ils devinrent inséparables. Dès lors, elle fut plus exigeante et finit par lui reprocher de ne jamais vraiment se montrer.

— J'aimerais tant poser mes yeux sur toi. Mais tu demeures invisible.

— Moi, je te vois et te trouve très belle, répondit-il de sa voix suave.

— T'entendre ne me suffit plus, je voudrais tellement te regarder.

— Imagine que nous sommes dans le noir.

— C'est ce que je fais sans cesse ! Avec toi, c'est un peu comme si j'étais aveugle. Je n'ai jamais le plaisir de te voir. Tu es invisible, impalpable...

— Mais pas inexistant, l’interrompit-il. Je me manifeste en soufflant, en sifflant et parfois en hurlant. Je me manifeste aussi en te parlant. En poussant devant moi les graines, les brindilles et les feuilles. En déplaçant le sable et les dunes. En soutenant les oiseaux dans les airs. Et puis tu me sens quand je te frôle, quand je te caresse.

— Je veux pouvoir te toucher. Montre-toi à moi au moins une fois !

— C’est impossible et je n’y peux rien, regretta le vent.

— Je sais que je ne trouverai jamais meilleur ami, meilleur amant que toi, reconnut la souris. Mais comment poursuivre notre relation sans pouvoir te regarder dans les yeux quand tu me parles ? Je suis triste de devoir te dire que je vais retourner vivre avec les miens et que nous allons cesser de nous parler.

Le vent s’éloigna rapidement. Il était malheureux et furieux à la fois. Bientôt, la souris entendit au loin la tempête. Elle vit tournoyer à l’horizon une colonne de sable qui montait dans le ciel. Elle n’avait jamais rien vu de pareil quand elle partageait sa vie avec le vent. Elle eut peur, se mit à creuser dans le sol un abri profond et s’y glissa.

La bourrasque fit rage. Le vent mugissait et soufflait avec force. Le sable qu’il transportait dissimulait le paysage, tel un brouillard jaune.

— Me vois-tu ou plutôt vois-tu ce dont je suis capable ? demanda-t-il.

La souris ne bougea pas et garda le silence. Cela irrita le vent un peu plus et il se déchaîna pour la terroriser. Impuissant, il hurlait sa colère et son chagrin. Il finit par se calmer, s’éloigna et se tut. La souris sortit alors de son trou. Longtemps après, elle fit la connaissance d’un souriceau et ils s’aimèrent.

Le vent souffrait quand il lui arrivait de les apercevoir ensemble. Avec le temps, il finit par oublier la souris et put alors réfléchir à ce qu’il avait vécu. Il comprit que pour être heureux il devait rencontrer quelqu’un lui ressemblant, quelqu’un d’invisible comme lui. Il savait maintenant que dans un couple trop de différence nuit souvent à la bonne entente.

7. Le jugement

Roumanie



Une famille de paysans vivait dans une modeste chaumière dont le père avait hérité de ses parents. Les enfants étaient nombreux. Plus le temps passait et plus cette famille était à l'étroit dans sa maison. La fille aînée, qui travaillait dans les fermes alentour, était intelligente. Un jour, elle dit à son père :

— Je suis parvenue à faire quelques petites économies. Peut-être qu'en les ajoutant aux tiennes, pourrions-nous acheter le bout de terrain qui se trouve derrière chez nous et que le voisin laisse en friche ? Cela nous permettrait de construire une nouvelle maison et de faire un jardin potager.

Le père suivit le conseil de sa fille et alla proposer au fermier voisin de lui acheter sa parcelle de terrain. Celui-ci était riche et méprisant. « Comment fait ce miséreux, se demanda-t-il, pour avoir les moyens d'acquérir mon terrain et d'y construire une nouvelle maison ? » Il commença par refuser de vendre. L'autre insista. Et comme la somme proposée n'était pas négligeable, le voisin finit par se laisser convaincre.

La joie fut grande dans la chaumière. Dès le lendemain, parents et enfants se mirent au travail et entreprirent de creuser les fondations de leur

nouvelle maison. Une semaine plus tard, durant la nuit, une vache tomba dans une des tranchées et se rompit le cou. Elle appartenait au fermier qui vint se plaindre et exigea d'être remboursé.

— C'est un accident indépendant de ma volonté, répondit le pauvre paysan. Il fallait parquer ton bétail qui n'a rien à faire sur une terre qui maintenant m'appartient.

— Si tu ne paies pas, je te traînerai en justice, répliqua le fermier en claquant la porte.

Le paysan était inquiet, car il n'avait ni les moyens de rembourser la vache, ni de quoi s'acquitter de frais de justice. Il demanda conseil à sa fille aînée.

— Je t'ai écoutée et voilà ce qui m'arrive maintenant ! Il faut que tu m'aides à trouver une solution.

— Ne t'en fais pas, père, va tranquillement chez le juge et suis à la lettre ce que je vais te dire.

Le lendemain, les deux hommes prirent la route menant à la ville. Le riche se déplaçait à cheval, l'air décidé. Le pauvre à pied, mais rassuré par les propos de sa fille. En fin de matinée, ils furent devant le juge qui les interrogea l'un après l'autre.

— Il ne faut pas se laisser impressionner par cet homme, monsieur le juge, commença le fermier. Il n'est pas aussi honnête qu'il voudrait le faire croire. Il n'a pas hésité à m'abuser alors que je m'étais montré charitable envers lui et sa nombreuse famille en lui cédant un lopin de terre pour qu'il puisse y construire une nouvelle maison. Cette acquisition a dû lui monter à la tête. Oubliant qu'il ne disposait que de moyens limités, il a creusé des fondations profondes comme s'il prévoyait la construction d'un château. Des fondations si profondes qu'une de mes vaches s'est rompu le cou en y tombant. S'il avait couvert le trou durant la nuit, cela ne serait pas arrivé. Il doit donc me rembourser ma vache.

— Monsieur le juge, mon voisin ne dit la vérité qu'en partie, répliqua le paysan. Je vais vous donner ma version. Je reconnais qu'il m'a vendu un petit terrain où je suis en train de bâtir une nouvelle maison avec l'aide des miens. Je souligne que je lui ai payé entièrement le somme qu'il demandait. J'aurais pu couvrir le trou creusé pour les fondations, mais sa vache n'avait rien à faire sur mon terrain et ne s'y serait pas trouvée s'il l'avait surveillée. Il est donc seul responsable de la perte de cet animal et je n'ai rien à lui rembourser.

— Je vous ai écoutés tous les deux avec attention, dit le juge qui, malgré son jeune âge, ne manquait pas d'autorité. Avant de me prononcer sur cette affaire, je vais vous demander de résoudre trois énigmes. Vous allez y réfléchir et vous me donnerez vos réponses la semaine prochaine. Je vous convoque le même jour et à la même heure qu'aujourd'hui. Voici la première question : Qu'est-ce qui est le plus gras ? La seconde : Qu'est-ce qui est le plus rapide ? La troisième : Qu'est-ce qui est le plus juste ?

En sortant le riche fermier se dit : « Le juge est forcément de mon côté, il ne peut pas en être autrement. Il a d'ailleurs inventé ces trois énigmes dans le seul but de me favoriser, car nous sommes du même monde. » Le pauvre, quant à lui, rentra sans trop savoir ce qu'il fallait penser de ces trois questions. Sa fille l'attendait.

— Alors, père ?

— J'ai suivi ce que tu m'avais dit de faire. Mais le juge nous a donné trois énigmes à résoudre, qu'il lui énonça. À toi de trouver les réponses. Tu disposes pour cela d'une semaine

— N'aie aucune crainte, le délai est suffisamment long. J'y parviendrai sans peine.

Une semaine s'écoula et les deux hommes se retrouvèrent devant le juge. Plein d'assurance et d'orgueil, le riche fermier s'empressa de répondre à la première question.

— Rien ne peut être plus gras que le cochon que j’engraisse chaque année pour la fête du village.

— Qu’est-ce qui est le plus rapide ? demanda le juge.

— Jamais rien n’a pu égaler en rapidité le bel étalon que je me suis offert l’année dernière. Il file toujours comme l’éclair, s’exclama l’homme en se rengorgeant.

— Qu’est-ce qui est le plus juste ?

— Votre sentence. Tout le monde reconnaît que vous êtes impartial.

Le juge ébaucha un sourire, se tourna vers l’autre homme et lui posa la première question.

— Le plus gras dans notre monde ne peut être que la terre noire mouillée par la pluie et la sueur des paysans. Cette terre qui nous nourrit tous, répondit-il.

— Et qu’est-ce qui est le plus rapide ? demanda encore le juge.

— Rien n’est plus rapide que la pensée, répondit le paysan.

— Qu’est-ce qui est le plus juste ?

— La mort, car elle ne fait jamais la différence entre riches et pauvres quand elle nous emporte.

Le juge se retira, réfléchit et revint donner sa sentence.

— J’estime que vous avez l’un et l’autre commis une faute. Toi, le paysan, tu aurais peut-être pu couvrir le trou creusé pour les fondations. Mais toi, le fermier, tu aurais dû redoubler de surveillance, car tu n’ignoraient pas les risques que courait ta vache. En la laissant aller où bon lui semblait, tu t’es fait du tort. C’est donc à toi d’en subir les conséquences et d’en racheter une avec tes propres deniers pour remplacer celle que tu as perdue. Les réponses aux énigmes m’ont permis de cerner la personnalité profonde de chacun. Je retiens surtout que toi, le fermier, tu fais preuve de beaucoup trop d’orgueil. À l’avenir, veille à respecter les autres, qu’ils soient riches ou pauvres.

Furieux, le fermier quitta la salle d'audience sans tarder. Le juge fit alors signe au paysan d'approcher.

— J'aimerais savoir si tu as bénéficié des conseils de quelqu'un, dit-il.

— J'ai suivi ceux de ma fille aînée, avoua le paysan.

— Elle semble faire preuve de beaucoup de sagesse, commenta le juge.

Repasse demain avec elle, j'aimerais beaucoup faire sa connaissance.

8. Le batelier et l'artiste

Chine



Un artiste avait pris place dans une jonque. Il voulait se rendre sur l'autre rive du fleuve où il habitait. Poussé par un vent moyen, le bateau filait tranquillement. Au cours de la traversée, l'artiste s'adressa au batelier.

— Je voudrais savoir si tu t'intéresses à la peinture, lui demanda-t-il.

— Pas du tout, répondit l'autre.

— Alors, tu as perdu un tiers de ta vie !

Le batelier ne répondit rien et se contenta de sourire en veillant à conserver son cap.

Un moment plus tard, l'artiste l'interrogea de nouveau.

— Et en musique, t'y connais-tu ?

— Aucunement.

— Eh bien, tu as perdu deux tiers de ta vie.

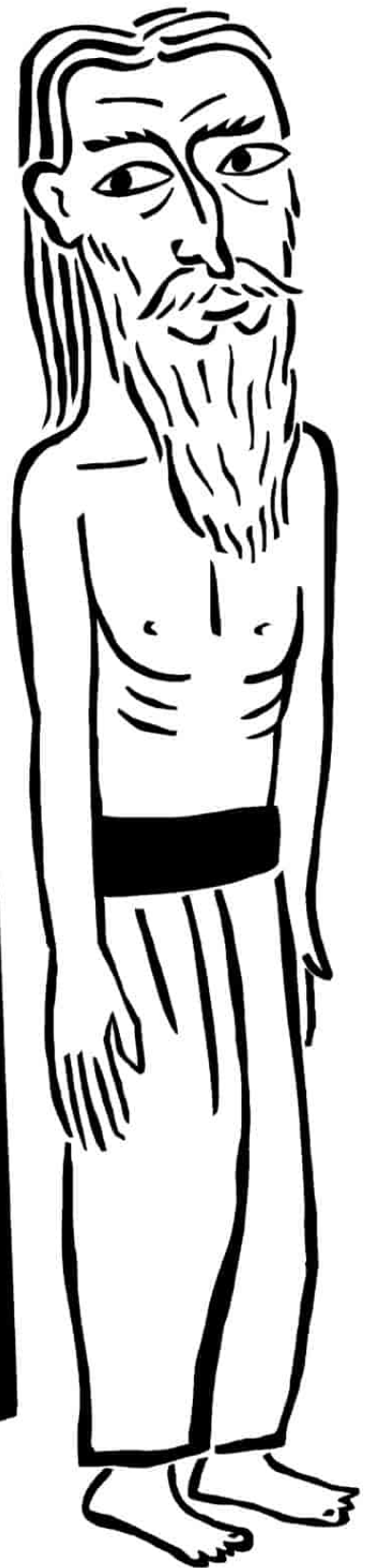
Le batelier sourit encore en voyant le ciel qui s'assombrissait. Les nuages devinrent de plus en plus nombreux. Soudain, le tonnerre gronda. Une pluie torrentielle s'abattit sur le fleuve qui grossit et s'agita. La jonque fut ballottée en tous sens et se trouva bientôt en danger, tant les vagues étaient violentes. À un moment, elle faillit même chavirer. Tenaillé par la

peur, l'artiste était livide. Le batelier le regarda et lui posa à son tour une question.

— Est-ce que vous vous intéressez à la natation ?

— Non, je ne sais même pas nager, bredouilla l'autre.

— Ce n'est pas deux tiers de votre existence que vous allez bientôt perdre, mais toute votre vie, lui lança le batelier.



9. Le brahmane et la mangouste

Inde



Un brahmane¹ avait apprivoisé une mangouste. Elle était la gardienne de sa maison contre les souris, les rats et les serpents. L'homme était marié et son épouse lui avait donné un garçon qui était âgé de deux mois.

Un jour où le couple était occupé dans le jardin, un serpent s'introduisit dans la chambre où dormait le bébé et s'approcha du berceau. La mangouste, comme tous ses congénères, ne craignait pas les reptiles. Elle se jeta sur lui et le mit en pièces.

Elle se reposait sous la véranda de la maison, quand le brahmane l'aperçut, la fourrure maculée de sang. Il crut que c'était celui de son fils et que la mangouste l'avait égorgé. Furieux, il la saisit et la tua.

Il courut ensuite jusqu'à la chambre de l'enfant. Il découvrit sur le sol la dépouille sanglante du serpent et vit son fils qui souriait dans son berceau. Il comprit qu'il s'était trompé et avait injustement sacrifié la mangouste. Tout en serrant le bébé dans ses bras, il se demanda comment il avait pu agir ainsi, sans même se donner le temps de vérifier si ce qu'il imaginait correspondait bien à la réalité.

Il regretta son geste irréfléchi et prit conscience que les conclusions hâtives et l'impulsivité généraient souvent l'injustice.

10. Le devin

Chine



Jadis, les souverains de toutes les contrées étaient friands de prédictions les concernant et utilisaient les services de devins. C'était le cas du premier empereur de Chine. Mais le devin de la Cour impériale se trompait souvent.

Un jour où il avait encore fait une mauvaise prédiction, le souverain se mit en colère et le condamna à mort. Le devin garda son calme et dit :

— Avant de disparaître, j'ai une dernière prédiction qui est de la plus haute importance, car elle permettra à Votre Majesté de prendre certaines dispositions concernant son entourage.

— Je t'écoute.

— Je mourrai trois jours avant Votre Majesté.

L'empereur fut pris de panique. Il réfléchit très vite. « Et si le devin disait vrai, cette fois-ci », pensa-t-il avec angoisse. Il choisit alors de ne prendre aucun risque et revint sur sa décision.

— Finalement, tu vivras, lui dit-il, mais tu n'exerceras plus ton métier au sein du palais impérial.

Il lui offrit une jolie demeure, lui octroya une rente confortable et mit à sa disposition un médecin chargé de veiller chaque jour sur sa santé. Le

souverain voulait ainsi retarder le plus longtemps possible la mort de son ancien devin et donc la sienne, si d'aventure il avait fait cette fois-là une bonne prédiction.

11. Leuk le lièvre et son fils

Sénégal



Leuk le lièvre était tombé amoureux d'une voisine. Il alla demander sa main aux parents de la belle. Ils lui répondirent qu'il y avait d'autres prétendants et qu'il lui faudrait revenir deux jours plus tard en même temps qu'eux.

— Nous ne voulons pas donner notre fille à n'importe qui et souhaitons avant tout nous assurer qu'elle mangera toujours à sa faim, précisa le père.

Le surlendemain, tous les prétendants se retrouvèrent de bonne heure devant la maison de la belle, avec la ferme intention de démontrer qu'ils possédaient de quoi la nourrir. L'un avait apporté un régime de bananes, un autre un énorme sac rempli d'ignames, un troisième une grosse caisse de carottes, un autre encore une grande quantité de feuilles de manioc. Leuk se contenta d'exhiber un noyau de mangue, assorti d'un large sourire. Le père fit la moue et lui dit :

— Ce n'est pas grand-chose. Et un sourire, fût-il aussi éclatant que le tien, ne te permettra jamais de nourrir ta femme et tes enfants.

— Une fois planté, ce noyau deviendra un arbre qui grandira et donnera des fruits toute une vie, rétorqua Leuk.

— Tu as raison et ta réponse nous prouve ta grande sagesse. C'est donc à toi que je donnerai ma fille en mariage.

Leuk épousa la belle. Ils eurent rapidement un fils. Il était intelligent et faisait sans cesse preuve de curiosité.

— Pourquoi les lièvres bondissent-ils au lieu de marcher comme les autres animaux ? demanda le levraut à son père.

— C'est une vieille histoire, répondit Leuk. Jadis, les lièvres marchaient normalement. Mais un jour, l'éléphant qui régnait à cette époque sur la savane réunit tous les animaux et leur proposa de cesser de chasser. Les fauves protestèrent, car ils craignaient de mourir de faim. L'éléphant leur expliqua que chacun aurait droit à un champ qu'il pourrait cultiver à sa guise afin de se nourrir. Après de longues palabres, tout le monde finit par accepter. Et chaque animal put mesurer son champ, en comptant jusqu'à cent avec ses propres pas. L'éléphant commença. Comme à son habitude, il fit de grands pas et eut un vaste champ. La girafe l'imita. Elle compta avec élégance et obtint une surface équivalente. Le gnou eut un champ plus petit. Et l'hyène, moins que lui. Notre ancêtre, qui avait d'aussi longues oreilles que nous, observait les autres animaux en se disant qu'il lui fallait tout faire pour éviter de se retrouver avec un champ minuscule. Quand vint son tour, il renonça à marcher naturellement et se mit à bondir pour compter. Il faisait de tels sauts qu'il obtint un champ aussi grand que celui de l'éléphant et de la girafe. Plusieurs animaux s'étonnèrent de sa nouvelle façon de marcher et protestèrent. Il leur répondit que chacun avait le droit de se déplacer comme il l'entendait. L'éléphant n'était pas dupe. Il le laissa quand même prendre possession de son champ, mais il le prévint que si à l'avenir on le surprenait à se déplacer autrement qu'en sautant, il aurait les oreilles coupées. Depuis, tous les lièvres bondissent au lieu de marcher, car ils tiennent beaucoup à leurs oreilles.

Si le fils de Leuk était intelligent et curieux, il avait aussi un vilain défaut. Il faisait preuve d'une grande paresse. Quand ses parents lui

demandaient de faire quelque chose, il répondait :

— Pas maintenant ! Le soleil est beaucoup trop chaud. Je verrai plus tard.

Et quand ils lui rappelaient sa promesse, il disait :

— Le soleil est couché, il fait beaucoup trop sombre pour entreprendre quoi que ce soit.

Outré par son attitude, un ami de la famille finit par parler à Leuk.

— Tu n'as vraiment pas de chance d'avoir un fils pareil, dit-il. Qu'advient-il de toi et de ta femme quand vous serez très vieux. Tu dois le contraindre rapidement à travailler.

Leuk réfléchit. Le lendemain matin, il demanda à son fils de se rendre dans leur champ afin de ramasser des légumes pour le déjeuner.

— Plus tard ! Quand il fera moins chaud ! répondit-il.

À midi, le fils trouva son assiette vide. Le soir, à l'heure du dîner, il en fut de même. Et aussi au déjeuner du lendemain. Affamé, il finit par se plaindre.

— Pour pouvoir manger, tu attendras qu'il fasse moins chaud, lui lança Leuk.

Au bout de quelques jours, le fils comprit la leçon et accepta de travailler et d'aider les siens sans rechigner.

12. L'argent du Bon Dieu

Belgique



Ce jour-là, le curé du quartier semblait furieux dans sa soutane. Les mains dans le dos, les épaules voûtées, le regard noir pointé sur le sol, il arpentait à grands pas le parvis de l'église. Un rictus déformait son visage et il maugréait des paroles incompréhensibles, sans se soucier de quiconque.

Tchantchè¹ passait par là. Il s'arrêta pour l'observer et rit de ses va-et-vient. Au bout d'un moment, il gravit les marches menant au parvis et aborda l'homme d'Église.

— Vous avez l'air soucieux, monsieur le curé, s'enquit Tchantchè.

— Il y a de quoi !

— Que vous est-il arrivé pour que vous soyez dans un tel état ?

— Figure-toi qu'on m'a volé l'argent des tronc^s ! se plaignit l'ecclésiastique.

— Vous soupçonnez quelqu'un ?

— Oui ! Ce sont ces deux gredins de Charles et Firmin. Ils ont fait équipe pour commettre leur méfait.

Tchantchè ne put cacher sa surprise.

— Cela me surprend beaucoup, monsieur le curé, Charles est aveugle et Firmin, cul-de-jatte !

— C'est bien pour ça que personne ne les soupçonne. Mais moi, je les ai vus. Ils sont très malins. Ils font semblant de prier et Charles crochète le tronc pendant que Firmin dirige les opérations. Dès qu'ils ont terminé leur larcin, ils vont à la taverne pour boire l'argent du Bon Dieu !

Au lieu de compatir, Tchantchès pouffa de rire et répondit :

— Ils doivent être très contents là-haut au paradis !

— Tu devrais avoir honte d'insulter le ciel, fulmina l'ecclésiastique, visage cramoisi.

— Loin de moi cette idée, monsieur le curé ! Mais vous n'ignorez pas le vieux proverbe de chez nous qui ne manque pas de sagesse : *Quand deux pauvres s'entraident, le Bon Dieu se réjouit*. Et il a bien raison de se réjouir que les malheureux prennent leur destin en main, car c'est autant de moins qu'il doit faire pour eux.

13. La grenouille et la grue

Groenland



Une grenouille aperçut un jour une grue pour la première fois. Elle vit que l’oiseau se tenait sur une patte, s’imagina qu’il n’en avait qu’une seule et le plaignit. Comme elle était très curieuse, la grenouille décida de s’approcher. Elle admira la longue patte de la grue. « Si la nature m’en avait donné d’aussi grandes, je ferais des sauts prodigieux », se dit-elle.

Elle fit un dernier bond. Et en retombant dans l’eau, elle éclaboussa la grue qui ne réagit pas. La grenouille constata alors qu’elle avait une deuxième patte repliée sous son ventre. Elle fut très impressionnée par la taille de l’oiseau et admira son plumage immaculé qui contrastait avec ses pattes rouge sang. La grue se reposait immobile, la tête sur l’épaule. La grenouille coassa afin de manifester sa présence. L’oiseau releva la tête pour voir qui osait pousser un cri aussi désagréable et lui lança un regard dédaigneux. La grenouille découvrit sa face carmin. Son long bec pointu était rouge et noir et l’iris de ses yeux, jaune vif.

— Ta patte est-elle blessée pour la garder de la sorte repliée sous ton ventre ? interrogea le batracien qui souhaitait savoir pourquoi la grue se tenait ainsi.

— Non ! Je suis plus à mon aise dans cette position pour somnoler, expliqua-t-elle.

— Ma présence ne t'ennuie pas trop ?

— Non, pas du tout.

— Dans ce cas, je propose que nous jouions à sauter dans l'eau et à nous poursuivre. Je courrai devant et tu m'attraperas.

— J'ai assez joué à ça aujourd'hui, rétorqua l'oiseau.

— Avec qui ? Il n'y a personne ici, lui fit remarquer la grenouille.

— Des bavardes comme toi, expliqua la grue, j'en ai tellement attrapé avec mon bec ce matin que mon ventre en est devenu tout gonflé. Je suis repue et préfère repousser la pêche à demain.

L'oiseau ferma les yeux, remit sa tête sur son épaule et poursuivit sa sieste. « Nous jouerons ensemble demain », dit la grenouille qui ignorait ce qui l'attendait. Elle n'avait pas eu la sagesse de bien écouter l'explication donnée par la grue et n'avait pas compris que celle-ci ne jouait jamais avec les grenouilles, mais se contentait de les gober pour assouvir sa faim.



14. Les voleurs punis

Maroc



Trois hommes s'étaient associés et exerçaient le métier de coupeur de route. Cela consistait à arrêter les gens pour les détrousser, leur dérober leur bétail ou leur voler le fruit de leur récolte.

Un jour de plein été, ils décidèrent de se déguiser en paysans. Ils pensaient ainsi pouvoir tromper plus facilement les habitants d'un douar¹ niché dans l'Atlas. Une route étroite et poussiéreuse y menait, bordée d'une terre aride où poussaient par-ci par-là quelques cactus. Elle était surtout fréquentée par les villageois qui allaient travailler dans la vallée.

Postés dans un virage, les trois voleurs attendaient depuis plusieurs heures, assis à l'ombre d'un palmier rachitique. Ils commençaient à s'impatisser, quand ils aperçurent enfin une charrette qui approchait. Elle était chargée de sacs de blé et conduite par un vieux paysan qui regagnait son douar. Il vit les trois hommes se lever et lui faire signe de la main. Mais il était méfiant et, au lieu de s'arrêter, il fouetta son cheval et poussa des cris gutturaux pour le stimuler. Malgré la pente, l'animal se mit au galop. Les voleurs se jetèrent à la poursuite de la charrette pour tenter de l'arrêter. Ils coururent de toutes leurs forces en criant :

— Ô vieil homme, arrête-toi ! Tu n'as aucune crainte à avoir, nous voulons juste te poser une question.

— Sur quoi voulez-vous m'interroger ? leur lança le paysan en se retournant. Si c'est sur ce monde-ci, sachez que personne ne le traverse sain et sauf. Si c'est sur l'autre, il n'y a qu'Allah qui puisse le décrire. Quant à moi, si je m'arrête, je ne peux que me faire du tort.

À bout de souffle et couverts de sueur, les trois voleurs furent bientôt contraints d'abandonner la poursuite. Il leur fallait maintenant s'éloigner rapidement avant que le charretier n'atteignît le douar et ne donnât l'alerte. Ils pestaient et le maudissaient en hâtant le pas sur le sentier caillouteux qu'ils avaient choisi d'emprunter pour semer plus facilement leurs éventuels poursuivants, quand se mit soudain à souffler le sirocco².

Le vent chaud et violent charriait un sable fin, de couleur ocre, qui envahit progressivement tout le paysage à la manière d'un épais brouillard. Le sable irrita les yeux des trois fuyards et pénétra jusque dans leurs poumons, les obligeant à faire halte. Ils se mirent à l'abri derrière des buissons, protégèrent leurs visages avec leurs chèches et attendirent que le vent voulût bien cesser de souffler.

Le sirocco fut d'abord perçu par les voleurs comme une punition du ciel. Une punition dont ils finirent par se réjouir, car elle empêcha les villageois de les poursuivre. Cette fois-là, ils parvinrent à rentrer chez eux sans se faire prendre.

Quelques jours plus tard, les trois coupeurs de route attaquèrent un homme sortant du souk où il venait de vendre ses quatre brebis. Ils le frappèrent et menacèrent de le tuer s'il ne leur remettait pas le montant de la vente. Le malheureux eut beau les supplier en disant qu'il était pauvre et qu'il avait cinq enfants à nourrir, les trois larrons ne se laissèrent pas attendrir et lui volèrent son argent.

Ils prirent aussitôt la fuite. Après plusieurs kilomètres de course dans le djebel³, ils firent halte à l'ombre d'un bosquet. Non loin se trouvait un

ksar⁴. Le plus âgé des trois fut chargé d'aller acheter de quoi manger.

Pendant son absence, les deux autres convinrent de le tuer pour garder sa part de butin. De son côté, le plus vieux se procura un poison qu'il mit dans la nourriture achetée au village. À son retour, il dit à ses associés :

— J'avais tellement faim que j'ai mangé ma part en chemin.

— Tu as bien fait, lui répondirent-ils avant de l'assassiner.

Ils dînèrent et moururent à leur tour. Quant au butin, il resta sans maître.

15. L'indécis

Inde



Un homme était sans cesse en proie au doute. Il ne parvenait à prendre une décision qu'après de longues hésitations. Mais il n'était jamais totalement convaincu de ses choix. Ses derniers vêtements n'étaient-ils pas trop onéreux ? La femme qu'il avait épousée était-elle vraiment celle qui lui convenait ? La couleur de sa maison ne contrastait-elle pas trop avec celle des voisins ?

Un jour d'été, un ami musulman à qui il avait prêté de l'argent décida de rembourser sa dette en lui livrant une grosse quantité de viande. Comme à l'accoutumée, l'indécis hésita longuement sur ce qu'il devait faire de cette marchandise. Devait-il revendre la viande sur un marché après l'avoir débitée ou proposer l'ensemble à un boucher ? Et dans un cas comme dans l'autre, à quel prix ? Ne valait-il pas mieux la faire sécher et la vendre progressivement ? Il réfléchit trop longtemps et quand il eut enfin décidé de vendre la viande au marché, elle était avariée. Tous ceux qui en mangèrent furent malades et quelques-uns faillirent même mourir. Les clients portèrent plainte.

L'indécis se retrouva devant un juge qui le reconnut coupable de négligence. Il le condamna à choisir entre trois sentences. Soit il mangeait toute la viande avariée qui lui restait, soit il recevait vingt coups de bâton, soit il payait une amende de dix pièces d'or. L'homme réfléchit longuement, choisit une sentence puis changea d'avis plusieurs fois. Il finit par agacer le juge qui le somma de prendre une décision. Il décida alors de manger la viande avariée.

Dès la première bouchée, il fut pris de remords, car il était hindouiste et sa religion lui imposait d'être végétarien. Il opta alors pour la bastonnade. Mais au cinquième coup, la douleur lui fut si intolérable qu'il décida de déboursier les dix pièces d'or.

Il venait de subir trois sentences à cause de sa constante indécision. Il avait goûté à la viande avariée, reçu plusieurs coups de bâton et payé toute l'amende.

— Il est préférable, déclara le juge, de bien réfléchir avant de prendre une décision et ensuite de s'y tenir. Celui qui est torturé par de continuelles hésitations ne parvient jamais à trouver la paix.

16. La vieille femme et le médecin

Grèce antique



Une vieille femme souffrait des yeux. Comme sa vue baissait chaque jour un peu plus, elle fit appel à son plus proche voisin qui était médecin.

Il lui rendait visite chaque jour et lui passait sur les paupières une pommade de son invention qu'elle devait conserver une heure ou deux. Et comme cela l'empêchait de voir, tant qu'elle ne l'avait pas enlevée, le médecin en profitait pour lui voler à chaque fois un objet ou un meuble.

Quand la femme fut guérie, il ne lui restait plus rien. Le médecin osa quand même lui réclamer des honoraires. Elle refusa de le payer.

— Pourquoi ne réglez-vous pas ce que vous me devez ? demanda-t-il.

— Pour une raison très simple, expliqua-t-elle. Depuis que vous me soignez, mon mal n'a fait qu'empirer. Avant je pouvais distinguer tous les meubles de ma maison. Maintenant, je n'en vois plus aucun.

17. Le crocodile et le caméléon

Niger



Certains douteront qu'un crocodile et un caméléon aient pu devenir amis. Une telle amitié exista pourtant, il y a fort longtemps, même si elle ne fut pas très longue. Cela se passait au bord du fleuve Niger. Un crocodile aimait beaucoup se chauffer au soleil, comme le font tous ses congénères. Il sortait de l'eau chaque après-midi et paressait longuement sur les berges humides du fleuve. Un caméléon avait élu domicile sur un arbre se trouvant à proximité et bavardait avec lui dès qu'il se montrait. Ils riaient ensemble avec insouciance, heureux de leur amitié qui se renforçait de jour en jour. Il arrivait au caméléon de descendre de son arbre et de venir s'étendre sur le sable à côté du crocodile. Si, au début, leurs conciliabules avaient surpris, ils n'étonnaient maintenant plus personne. Pour tout le monde le crocodile et le caméléon étaient de vrais amis.

Un jour, le crocodile invita le caméléon.

— Viens déjeuner demain, au fond du fleuve, je te présenterai ma famille, lui dit-il. Tu partageras notre repas et nous passerons un bon moment ensemble. Retrouvons-nous vers midi. Dès que tu me verras apparaître à la surface, saute dans l'eau et je te conduirai chez moi.

Le caméléon accepta l'invitation du crocodile et le remercia.

— À demain ! lança-t-il avant de prendre congé et de remonter sur son arbre.

Le lendemain, il retourna sur la berge à l'heure convenue. Comme il était méfiant et que la nuit porte parfois conseil, il avait emporté un bâton. À vrai dire, il craignait de tomber dans un piège. Le crocodile était en retard.

— Je ne déjeunerai pas avec vous aujourd'hui, dit-il aux siens en faisant claquer ses grandes mâchoires.

Il partit ensuite et remonta à la surface du fleuve en provoquant quelques remous. Il nagea et s'approcha lentement de la rive, cherchant des yeux le caméléon qu'il s'attendait à voir sauter dans l'eau.

Pour vérifier les intentions de son ami, ce dernier jeta le bâton dans le fleuve. L'autre pensa qu'il venait de plonger et bondit, gueule ouverte. Il referma ses puissantes mâchoires sur le morceau de bois qu'il broya. Le caméléon perçut un craquement qui lui glaça le sang. Pris de panique, il s'éloigna en tremblant et grimpa dans son arbre. Une fois à l'abri, il se fonda dans les feuillages et se dit : « Que me serait-il arrivé si je n'avais pas eu un bâton pour mettre à l'épreuve ce traître ? Heureusement que j'ai été prudent, sinon je me serais retrouvé dans son ventre. »

Cet incident, qui aurait pu se terminer tragiquement pour le caméléon, fit de lui un animal plein de sagesse. Il se mit à marcher avec prudence, réfléchissant avant d'avancer une patte et prenant soin de toujours adopter la couleur de l'endroit où il se trouvait afin de mieux se dissimuler.

18. La vie et la mort

Roumanie



Les années s'ajoutent aux années. À celles qui sont derrière nous et que nous regrettons parfois. Et elles nous rapprochent sans cesse de la mort. En attendant, nous voyons disparaître ceux qui nous entourent, ceux que nous aimons. Impuissants devant la fuite du temps que rien ne vient interrompre.

Une année de plus s'était écoulée, quand une vieille femme recueillit le dernier souffle de son mari.

— Comment cela s'est-il passé ? lui demanda sa meilleure amie.

— Aussi simplement que quand on franchit une porte. Aussi vite que quand une pensée nous traverse l'esprit, expliqua-t-elle.

— Tu veux dire qu'un bref instant suffit à la mort pour s'emparer de la vie.

— Oui, et juste à cet instant toutes deux se confondent et sont indissociables.

Les deux amies sourirent à l'idée que la vie et la mort pouvaient ne faire qu'une. Elles eurent la sagesse de ne plus jamais en parler et la veuve continua de cueillir régulièrement des fleurs dans son jardin qu'elle allait déposer sur la tombe de son mari.



19. L'héritage des trois frères

Ukraine



Un veuf était à l'agonie. Il avait trois fils qui l'entouraient et le veillaient depuis plusieurs jours. L'aîné s'appelait Asher, le cadet Binyamine, et le troisième Chlomi. Ce vieil homme n'avait jamais été très riche et ne leur laissait qu'un modeste héritage. Des poissons vivant dans le bassin de la maison qu'il louait. Quelques heures avant de rejoindre les étoiles, le père trouva la force de parler à ses fils.

— Mes enfants, murmura-t-il en leur faisant signe d'approcher, je vous lègue dix-sept truites. La moitié est pour Asher. Le tiers revient à Binyamine. Et le neuvième, à Chlomi.

Le père mourut à l'aube et fut enterré le jour même. Après le deuil, la fratrie se réunit pour partager l'héritage. Mais ni Asher, ni Binyamine, ni Chlomi n'y parvinrent. Comment diviser dix-sept truites en deux, en trois, ou en neuf ? Après avoir longuement réfléchi, ils demandèrent conseil au voisin de leur père qui était rabbin.

Debout près du bassin, celui-ci regarda nager les truites un long moment sans pouvoir apporter son aide aux trois frères. Puis il invoqua l'aide de Dieu en priant. Et soudain, lui vint une idée.

— J’ai la solution ! s’écria-t-il. Mais avant de vous la donner, je dois retourner chez moi. Patientez quelques instants, je serai vite de retour.

Il sortit du jardin, revint avec une truite qu’il avait prise dans son propre bassin et la jeta dans celui du défunt.

— Je vous offre ce poisson, dit-il.

— Nous possédons maintenant dix-huit truites, se réjouit Asher. Selon la volonté de notre père, la moitié me revient.

Il saisit une épuisette, attrapa neuf poissons qu’il mit dans un seau rempli d’eau et retourna rapidement chez lui pour les mettre dans le bassin de son jardin.

— Moi, j’ai droit au tiers, dit Binyamine.

Il en prit six et s’en fut.

— Un neuvième correspond à deux truites, calcula Chlomi.

Il les retira du bassin et partit à son tour.

Le rabbin était un sage. Il se pencha au-dessus de l’eau et sourit.

— Il reste bien une truite, constata-t-il.

Il la récupéra et la remit dans son propre bassin. « Je leur ai rendu service sans rien perdre », se dit-il satisfait.

20. Enfer ou paradis

France



Les hommes vivent leur vie. Certains font le bien. D'autres, le mal. Et puis, il y a ceux qui font tour à tour le bien et le mal.

L'un d'eux, qui faisait partie de ces derniers, vint à mourir. Il fallut savoir si, dans son cas, c'était le bien qui l'emportait sur le mal, ou le mal sur le bien. Et pour cela, seule la balance céleste pouvait trancher.

L'ange gardien posa délicatement sur un des deux plateaux toutes les bonnes actions effectuées par cet homme au cours de sa vie. Le diable jeta sur l'autre ses mauvaises actions. La balance oscilla et finit par s'immobiliser. Elle était en équilibre.

Le démon en fut fort contrarié. Ses yeux perçants lancèrent des éclairs et une toux nerveuse secoua tout son corps. L'ange conserva son calme.

— Que devons-nous faire pour savoir si le bien l'emporte sur le mal ? demanda-t-il.

— Je préfère dire : si le mal l'emporte sur le bien ! corrigea le cornu.

— À chacun son point de vue, poursuivit l'ange gardien.

Le malin qui portait bien son nom dit alors qu'il avait une idée.

— J'ai un sac, expliqua-t-il en l'exhibant, dans lequel j'ai mis deux cailloux : un noir et un blanc. Tu vas glisser ta main dedans et en piocher un au hasard. Si c'est le noir, cette âme descendra en enfer. Si c'est le blanc, elle montera au ciel.

L'ange n'était pas dupe. Il se douta bien que le diable avait mis deux cailloux noirs dans le sac. Il accepta néanmoins sa proposition. Persuadé que la partie était gagnée, le vilain ricana.

— N'attends pas, dit-il. Prends un caillou !

L'ange glissa sa main dans le sac et en saisit un. Mais au lieu de le montrer, il le mit directement dans sa bouche et l'avala.

— À ton tour maintenant, lança-t-il au cornu. Prends le caillou qui reste dans le sac et tu sauras celui que je viens de piocher.

Le diable comprit qu'il avait perdu et disparut en abandonnant le sac. L'âme, quant à elle, gagna le ciel.

21. Midas et le pactole

Grèce antique



Midas était un roi puissant et cupide qui régnait sur la Phrygie¹. Un jour, ses soldats arrêtaient un homme en état d'ivresse. C'était Silène, un ami du Dionysos, le dieu du vin, qui s'était égaré. Midas le reconnut et lui offrit l'hospitalité.

Quelques jours plus tard, Dionysos arriva en Phrygie. Midas lui remit son ami. Pour le remercier, Dionysos décida de le récompenser.

— Comme tu as pris soin de Silène, j'exaucerai ton vœu le plus cher, dit-il.

— Je souhaiterais que tout ce que je touche se métamorphose en or, s'empressa de répondre Midas.

Dionysos tenta de le mettre en garde contre un tel pouvoir. Mais l'autre ne voulut rien entendre. Son vœu fut donc exaucé.

Fou de joie, le roi parcourut son palais, transformant en or les murs, les colonnes, le mobilier, les animaux et tout ce qu'il touchait. Quand il voulut déjeuner, il en fut de même pour la nourriture. Et il ne put absorber ni viande, ni fruits, ni aucun des mets préparés par ses cuisiniers. Les amis

qu'il avait invités s'enfuirent de peur d'être métamorphosés en statues d'or s'il venait à les toucher.

Alors, Midas craignit de finir seul et se dit qu'il était inutile de posséder autant de richesses s'il devait mourir de faim. Il regretta son choix et s'empressa d'aller supplier Dionysos d'annuler le pouvoir qu'il lui avait accordé.

— Si tel est ton désir, va te baigner dans le fleuve Pactole, lui dit ce dernier.

Midas plongea dans l'eau sans attendre et se lava longuement. Il perdit alors son pouvoir et put à nouveau manger et serrer dans ses bras ceux qu'il aimait. Depuis l'eau du Pactole charrie de nombreuses paillettes d'or.

22. Le chacal et le hérisson

Algérie



Le chacal et le hérisson s'étaient liés d'amitié. Ils gambadaient tranquillement dans la campagne en profitant de la douceur automnale.

— Tu as la réputation d'être très rusé, dit le hérisson. Je me demande combien de ruses tu peux avoir.

— J'en ai mille et la moitié d'une, se vanta le chacal.

— C'est vraiment beaucoup !

— Et toi, combien de ruses as-tu ?

— J'en ai si peu que je n'ose te répondre.

— Tu en as bien une centaine ?

— Je suis très loin de ce chiffre, dit le hérisson.

— Alors une dizaine ?

— Moins que ça.

— Au moins une ?

— Juste la moitié d'une.

Ils poursuivirent leur promenade toute la journée et finirent par atteindre un douar. Ils en firent le tour et aperçurent un silo à blé au moment où la nuit tombait.

— Profitons de l’obscurité pour y entrer, proposa le chacal.

Une fois à l’intérieur, ils se mirent à manger avec avidité. Quand ils furent rassasiés, le hérisson dit à son compère :

— Laisse-moi monter sur ta tête pour regarder dehors et savoir si aucun danger ne nous guette.

Le chacal accepta. Dès que le hérisson fut à la bonne hauteur pour franchir l’ouverture du silo, il sauta. Il se retrouva dehors et abandonna le chacal à l’intérieur.

— Aide-moi à sortir de là, supplia ce dernier.

— Tu trouveras un moyen tout seul, toi qui as plus de mille ruses. Moi, avec la moitié d’une, j’y suis bien parvenu.



23. Autour de Confucius

Chine



Au cours d'un de ses voyages, Confucius¹ rencontra un ermite qui avait renoncé à la compagnie des hommes et vivait en pleine forêt parmi les babouins. Intrigué par son choix, il voulut l'interroger.

— Qu'ont donc les singes de plus que nos semblables pour que tu préfères leur compagnie ? lui demanda-t-il.

— Ils sont intelligents, courageux, joueurs et font toujours preuve de solidarité.

— Je connais des hommes qui possèdent aussi toutes ces qualités, dit Confucius. Tu ne peux pas nier qu'il en existe qui soient plus sages que les autres.

— Non, mais en existe-t-il un seul qui accepterait de m'écouter discourir toute la journée sans se lasser ? demanda l'ermite.

— Je t'assure que j'en connais plusieurs !

— Je n'en doute pas. Mais lequel d'entre eux prendrait la peine de m'épouiller en même temps, comme le font les singes ? rétorqua l'ermite.

Confucius sourit et s'en fut.

À son retour au monastère, il reçut, au cours d'une cérémonie religieuse, un panier rempli d'oranges. Il en proposa une à un de ses disciples.

— Non merci, Vénéré, répondit celui-ci, je ne mange jamais pendant les cérémonies.

— Crois-tu ainsi faire preuve de sagesse ?

— Je ne sais pas, mais j'essaie de toujours suivre cette règle.

Confucius se tourna alors vers un autre disciple.

— Toi que je vois toujours manger durant les cérémonies, accepteras-tu une orange ?

— Non merci, Vénéré, je déteste ces fruits.

— En as-tu déjà goûté ?

— Non, mais mon grand-père et mon père n'aimaient pas les oranges et je tiens à les imiter.

— Crois-tu faire ainsi preuve de sagesse ?

— Je ne sais pas, mais j'essaie de ne jamais enfreindre cette règle.

— J'en conclus, dit Confucius, que seules deux catégories de gens s'opposent à tout changement : les très sages et les très bêtes.

Quelques jours plus tard, un troisième disciple souhaita poser deux questions au Maître.

— Craignez-vous la mort, Vénéré ? lui demanda-t-il.

— Comment pourrais-je craindre une chose que je ne connais pas et qui, une fois survenue, ne me concernera plus du tout ? répondit Confucius.

— Savez-vous où se cache la stupidité ?

Le Maître garda le silence. Il se leva, un sourire aux lèvres, sortit du monastère et se rendit au village voisin. Il revint quelques heures plus tard avec un cadeau pour celui qui l'avait interrogé.

— Voici la réponse à ta question, lui dit-il.

Le disciple ouvrit le paquet. Et à son grand étonnement, il trouva un petit miroir de poche dans lequel il put voir son propre visage.

24. L'herbe d'immortalité

Chine



Les nantis étaient jadis prêts à tout pour se procurer des breuvages ou des mixtures qui leur assureraient une grande longévité ou peut-être même l'immortalité. C'était le cas d'un roi de la dynastie Zhou¹ qui reçut un jour la visite d'un paysan. Ce dernier lui apportait une herbe magique qui devait le rendre immortel. C'était le plus beau présent qui fût pour ce souverain. Il fit remettre à l'homme une énorme bourse remplie de pièces d'or. Le paysan remercia en s'inclinant et regagna son village, le cœur léger. La récompense qu'il venait de recevoir allait lui permettre de nourrir les siens durant au moins dix années.

Le roi décida d'organiser très vite une cérémonie, au cours de laquelle il mangerait l'herbe magique en public. Le lendemain après-midi, de nombreux courtisans et invités se trouvaient dans les salons royaux quand le souverain fit son entrée. Il s'installa sur son trône et d'un mouvement de tête donna l'ordre au maître de cérémonie de lui apporter l'herbe. Elle était posée sur un plateau d'argent et tous ceux qui l'aperçurent furent tentés de la manger. Un seul osa. C'était un courtisan qui avait imaginé un plan avant

la cérémonie. Au moment où le plateau se trouvait à sa hauteur, il s'adressa à celui qui le portait :

— Peut-on manger cette herbe ?

— Oui, répondit le maître de cérémonie.

Le courtisan s'en empara et l'avala. En le voyant faire, le roi entra dans une vive colère et ordonna son arrestation et sa mise à mort. Le courtisan demanda alors au souverain de l'écouter afin de pouvoir justifier son geste.

— Si quelqu'un est coupable, dit-il avec mauvaise foi, ce n'est pas moi, c'est le maître de cérémonie. Quand je lui ai demandé si on pouvait manger l'herbe magique, il m'a répondu par l'affirmative. Je n'ai donc fait que l'écouter. D'autre part, si j'étais exécuté cela prouverait que ce que j'ai mangé n'était pas vraiment une herbe d'immortalité. Et que non content d'avoir été dupée par le paysan, Votre Majesté m'aurait injustement condamné au châtiment suprême, puisque je serais mort pour avoir avalé une herbe tout à fait ordinaire. Voilà pourquoi il serait préférable que Votre Majesté revienne sur sa décision. Je la supplie de bien vouloir me libérer.

Le roi ne voulut pas prendre le risque de perdre la face et comprit qu'il n'avait pas d'autre choix que de rendre sa liberté au courtisan.

25. Le doigt

Corée



Après de nombreuses années de solitude, de prière et de méditation, un ermite avait acquis le pouvoir de guérir les malades en imposant ses mains sur leurs corps. Il soulageait les pauvres et parfois quelques nantis sans jamais rien demander en échange.

Un jour, le saint homme reçut la visite d'un ami d'enfance qui avait fait le voyage à dos d'âne. Ils ne s'étaient pas vus depuis deux décennies et furent heureux de se retrouver. Ils parlèrent du temps passé et se remémorèrent les bons et les mauvais moments. La nuit venue, l'ermite proposa à son ami de partager son modeste repas et la grotte où il dormait sur un lit de paille. Le visiteur accepta.

Le lendemain, le saint homme lui dit :

— Si tu souffres d'un mal quelconque, je peux t'aider, car j'ai le pouvoir de guérir les malades.

— Le seul mal dont je souffre, c'est la pauvreté, répondit l'autre.

— Je ne soigne jamais ce genre de mal, mais en souvenir de notre jeunesse, je vais faire une exception pour toi.

Il pointa un doigt vers une grosse pierre qui se transforma aussitôt en or.

— Elle est pour toi, dit-il.

Au lieu de se réjouir et de le remercier, l'ami demeura impassible.

— Tu n'as pas l'air satisfait, poursuivit l'ermite.

— Je serais stupide de ne me contenter que de ça ! s'exclama le visiteur.

Le saint homme voulut vraiment faire plaisir à son ami. Il pointa cette fois son doigt vers un rocher qui se métamorphosa en un énorme bloc d'or.

— Sa taille te convient-elle ? Et ton âne est-il assez robuste pour transporter un tel poids ?

Comme l'autre restait de marbre, l'ermite finit par lui demander ce qu'il désirait au juste. Alors, l'ami tira de son fourreau le poignard qu'il portait à la ceinture et dit :

— Ce que je veux, c'est le doigt qui permet de tout transformer en or.

26. La colère

Japon



Une épaisse brume s'était emparée du paysage. Sur le chemin menant au fleuve, les silhouettes de deux moines fantomatiques se hâtaient pour regagner leur monastère situé sur l'autre rive. Soudain, une forte pluie trempa leurs robes. Un vent glacial l'accompagnait qui contribua à les transir jusqu'aux os. Ils grelottaient en tentant d'accélérer le pas malgré leurs jambes engourdis par le froid.

— Vénérable maître, murmura le plus jeune, faut-il vraiment traverser le fleuve aujourd'hui ? Il serait peut-être plus sage de passer la nuit dans une des grottes situées sur les collines bordant le rivage.

Le vénérable ne répondit rien. Il poussa dans l'eau la barque posée sur la grève, sauta dedans et se mit à ramer en silence avec son disciple qui l'avait suivi.

Avec l'orage, le fleuve avait enflé. Le courant était très fort. Ramer demandait de gros efforts et la rive opposée ne semblait pas se rapprocher.

— Vénérable maître, la traversée est harassante, se plaignit le disciple. Nous ne parviendrons jamais de l'autre côté.

Le vieux moine continua de ramer sans parler. Dans la brume, se dessina bientôt une forme sombre.

— Maître, une grosse barque vient droit sur nous. Elle risque de nous percuter. Mais que fait donc cet inconscient de marinier censé la diriger ? Il va nous faire sombrer et conduire à la noyade des moines pleins de mérites comme nous !

L'embarcation se rapprochait dangereusement. Pris de panique, le disciple s'agitait de plus en plus et la colère finit par s'emparer de lui.

— Vénérable maître, cet idiot de marin a dû s'endormir. L'embarcation est livrée à elle-même. Elle va nous couper en deux. Maudit soit cet imbécile. Que le cycle de ses renaissances¹ se poursuive éternellement.

Le vieux moine toujours silencieux se mit à tenter une manœuvre et fit virer leur barque d'un habile coup de rame, évitant de justesse l'embarcation qui ne fit que les frôler. Le danger écarté, le maître et son disciple continuèrent la traversée et parvinrent à rejoindre la rive opposée.

— As-tu aperçu qui se trouvait dans le bateau ? demanda enfin le vénérable.

— Il n'y avait qu'un gros sac de riz que j'ai pris de loin pour un marinier. L'embarcation voguait sans personne pour la diriger.

— Alors ! lança le vénérable, contre qui t'es-tu emporté ?

27. L'avare et son ami

Chine



Un avare avait invité un ami à déjeuner chez lui. À son arrivée, il lui demanda d'aller acheter du vin.

— Donne-moi de l'argent pour payer, dit l'ami.

— Non ! répondit l'avare, ce serait beaucoup trop facile. Tout le monde peut acheter du vin avec de l'argent. Essaye plutôt d'en rapporter sans rien dépenser. C'est plus intéressant !

L'ami fit semblant d'accepter et sortit. Il revint au bout d'un moment avec une bouteille. L'avare crut qu'elle était pleine de vin. Mais il découvrit vite qu'elle était vide. Cela le contraria.

— Qu'allons-nous boire ? demanda-t-il.

— Tout le monde peut boire du vin quand la bouteille est pleine, déclara l'ami. C'est vraiment très facile. Mais étancher sa soif quand la bouteille est vide est bien plus intéressant.



28. L'île au monstre

Tonga



Il était une fois un géant mi-homme, mi-bête qui vivait sur une île. Le tronc de ce monstre, couvert de longs poils bruns rappelait celui d'un gorille et contrastait avec ses membres glabres¹ à la peau tannée par le soleil. Il possédait six bras puissants, armés de poings de boxeur et deux longues jambes aux muscles saillants, prolongées par d'énormes pieds toujours nus. Son large buste était surmonté de trois têtes. Au centre, la plus grosse ressemblait à celle d'un ours. Les deux autres, à celles de loups.

Ce géant à la force redoutable et aux longs crocs acérés était un dangereux prédateur qui terrorisait tout le monde. Il était apparu soudainement sur l'île et nul ne savait d'où il venait et comment il était arrivé là. En quelques mois, il avait décimé une grosse partie de la population, tuant et dévorant hommes, femmes et enfants. Quelques jeunes gens courageux avaient fini par s'armer pour l'affronter. Le combat avait été très rude. Et malgré leur courage et leur détermination, il avait tourné à l'avantage du monstre qui les avait tués l'un après l'autre avant de les manger. Alors, l'île s'était rapidement vidée de ses habitants encore en vie. Ceux qui étaient pêcheurs avaient pris place dans leurs bateaux avec leurs

familles. Les autres, dans des embarcations de fortune. Et tous s'étaient réfugiés sur un îlot voisin où personne ne vivait jusque-là. Ils y étaient en sécurité, car le géant n'avait aucune possibilité de les attaquer. Il ne possédait pas de bateau et ne savait pas nager.

L'île où il régnait maintenant était couverte d'une végétation luxuriante. Sur les arbres centenaires nichaient de nombreux oiseaux. Le monstre en tuait chaque jour quelques-uns avec son arc pour se nourrir et prélevait dans leurs nids des œufs qu'il savourait en les gobant lentement. Le géant dévorait parfois un pêcheur, un aventurier ou un naufragé quand il arrivait à l'un d'eux de fouler le sable d'une des plages de son royaume.

L'îlot voisin, quant à lui, était rocheux et sa terre aride, difficile à cultiver. Les rares arbres parvenant à y pousser tendaient leurs bras rachitiques vers le ciel en signe de désespoir. La population qui s'y était installée survivait grâce à la pêche. L'été, les gens souffraient cruellement de la chaleur. Le soir, quand l'air marin apportait un peu de fraîcheur, un homme, appelé l'Innocent, leur contait des histoires extraordinaires. Des histoires qui les faisaient rêver et les transportaient loin de leurs tracasseries quotidiennes. Les gens appréciaient le conteur mais le plaignaient, car ils pensaient qu'il avait l'esprit dérangé. Ils l'écoutaient pourtant avec plaisir, riaient de ses extravagances et méditaient sur les leçons qu'ils tiraient de ses contes pleins de sagesse.

Un jour, la tempête éloigna de l'îlot les bancs de poissons. Comme les pêcheurs ne possédaient pas de bateaux suffisamment gros pour gagner sans danger le grand large, ils commencèrent à manquer de nourriture et leur vie devint encore plus difficile. Peu à peu, la faim et la peur du lendemain s'installèrent sur l'îlot. L'Innocent décida alors d'agir.

— Je vais aller tuer le monstre, dit-il un soir, afin que nous puissions tous retourner sur notre île où nous aurons de quoi manger comme avant.

Les anciens le mirent en garde contre le danger et tentèrent de le faire renoncer à son projet.

— Malgré leur force et leur vaillance, nos garçons ne sont pas venus à bout du géant et ils y ont laissé leur vie, lui firent remarquer ceux qui avaient perdu un fils. Abandonne ce projet fou qui ne peut te mener qu'à une mort certaine.

— Qu'importe puisque je suis déjà mort, ou en passe de mourir, dit l'Innocent. Et la situation est la même pour chacun d'entre nous. Mieux vaut combattre et périr la tête haute que de se laisser mourir lâchement. Alors, je vous demande de m'aider à éliminer celui qui a fait notre malheur.

Un seul homme accepta de l'accompagner. Tous deux partirent le lendemain à l'aube. Leur barque aborda l'île à un endroit où la végétation atteignait la grève. Ils la tirèrent sur le sable.

— Il faut que nous reprenions des forces avant d'affronter le monstre, dit l'Innocent. Attrapons quelques oiseaux et faisons-les griller.

Ils se mirent à chasser dans la forêt toute proche, en tuèrent plusieurs avec leurs arcs et grimpèrent dans les arbres pour prendre des œufs dans les nids. Mais le bruit des branches de bois mort, craquant sous leur pas, finit par alerter le géant. Il eut vite fait de les trouver.

— Il y a bien longtemps que je n'avais pas vu d'aussi belles proies ! se réjouit-il. C'est un véritable festin qui m'est offert !

L'Innocent garda son calme et s'approcha du monstre.

— De toute évidence, nous ne pourrons pas t'échapper, lui dit-il. Puisque nous devons mourir, accorde-nous la possibilité de manger une dernière fois à notre faim. Partageons en trois les oiseaux que je m'apprêtais à faire rôtir, ainsi que ces œufs tout frais. Mon compagnon et moi serons ainsi un peu plus gras.

— Excellente idée, répondit le géant. Mais n'allez pas imaginer que vous parviendrez à prendre la fuite, je garde l'œil sur vous.

Les deux hommes ramassèrent du bois, firent du feu et mirent à rôtir les neuf oiseaux qu'ils avaient tués. Puis l'Innocent effectua le partage et tendit

au monstre les trois plus petits qui avaient un peu brûlé. Le géant n'apprécia guère.

— Pourquoi me donnes-tu ceux-là ? demanda-t-il.

— Si tu manges trop maintenant, tu n'auras plus assez faim pour nous dévorer.

Le monstre convint que l'Innocent n'avait pas tort. Il accepta le partage, s'assit et mit un oiseau dans chacune de ses gueules. Quand il eut tout englouti, il se releva en se frottant les mains.

— À votre tour d'être mangés ! lança-t-il.

— Pas de précipitation, dit l'Innocent. Il nous faut boire pour faire passer les oiseaux, puis nous goberons les œufs.

Dans la forêt, bruissait l'eau d'une source. Tous trois se désaltérèrent avant de s'attaquer aux œufs.

— Je voudrais maintenant en finir avec vous, dit ensuite le géant qui commençait à s'impatienter.

— Rien ne presse, répliqua l'Innocent. Nous avons bien mangé et avant de mourir nous souhaiterions-nous divertir un peu. Je propose que nous fassions une partie de cache-cache. Tu connais si bien l'île que tu n'auras aucun mal à nous trouver.

Après quelques hésitations, le monstre accepta de jouer.

— C'est moi qui collerai le premier, décida-t-il.

Il se retourna, ferma les yeux, appuya ses trois têtes contre le tronc rugueux d'un vieil arbre et se mit à compter. L'Innocent courut chercher une corde dans la barque qui se trouvait tout près sur la grève. Puis il entraîna son compagnon jusqu'à un grand arbre. Il y grimpa et attacha une des extrémités de la corde à une branche. Son compagnon tira, avant de faire un nœud coulant à l'autre bout qu'il dissimula dans l'herbe. Le piège destiné au géant était juste prêt quand celui-ci cessa de compter.

— Ça y est ? cria-t-il.

— Oui, répondirent les deux hommes en se cachant dans les buissons.

Le monstre se précipita vers l'endroit d'où provenaient leurs voix, suivit le chemin menant à l'arbre où était accrochée la corde et se prit les pieds dans le nœud coulant. La branche se redressa, soulevant le géant qui se retrouva suspendu à plusieurs mètres du sol.

— Détachez-moi vite, hurla-t-il, ou vous aurez affaire à moi.

— Nous ne risquons plus rien, ricanèrent les deux autres.

Ils remirent leur barque à l'eau et retournèrent sur l'îlot. L'Innocent raconta leur exploit et tout le monde les congratula. Dès le lendemain, tous prirent la direction de l'île. Ils purent dès lors y mener une vie heureuse. Le monstre agonisa durant plusieurs jours en râlant et finit par mourir. Il n'eut droit à aucune sépulture, car personne ne souhaitait lui accorder la moindre place sur l'île, pas même dans un cimetière. Sur les conseils de l'Innocent, son corps fut finalement jeté à la mer.

29. Nasreddine Hodja a réponse à tout

Turquie



Un homme avait beaucoup entendu parler de la sagesse de Nasreddine Hodja¹. Il se renseigna sur lui et apprit qu'il venait régulièrement sur la place où se tenait le marché hebdomadaire. Il l'attendit donc avec deux seaux. L'un était rempli de charbon de bois et l'autre d'eau.

L'homme s'était assis, à même le sol, près d'un marchand d'œufs à qui il avait demandé de lui montrer Nasreddine quand il le verrait passer. Il avait allumé un petit feu dans le premier seau et posé à côté celui où se trouvait l'eau. Il n'eut pas à attendre trop longtemps, car le Hodja se rendait toujours de bonne heure au marché afin d'éviter la grosse chaleur.

— Nasreddine, lui dit-il quand il arriva, je voudrais te poser une question.

— Je t'écoute.

— Le « fuuiiitt » qu'on entend, demanda-t-il en jetant dans l'eau un morceau de charbon incandescent, vient-il de la braise ou de l'eau ?

Le Hodja réfléchit. Les badauds, qui s'étaient arrêtés, attendaient sa réponse avec intérêt. Soudain, il fit un pas en direction de l'homme et lui donna une grande claque sur la joue.

— Et le « pafff » que nous venons d'entendre, rétorqua Nasreddine, vient-il de ma main ou de ta joue ?

Tous ceux qui assistaient à la scène éclatèrent de rire avant de se disperser.

Un autre jour, quelqu'un reconnut Nasreddine Hodja dans la rue et l'aborda.

— Qu'est-ce qui est le plus utile, le soleil ou la lune ?

— La lune, bien entendu !

— Et pour quelle raison ?

— Parce que, contrairement au soleil, la lune apparaît la nuit et c'est à ce moment-là qu'on a vraiment besoin de lumière.

Quelques mois plus tard, Nasreddine Hodja fut arrêté et déféré au tribunal. Il était accusé d'avoir tenu des propos diffamatoires en déclarant que les soi-disant sages n'étaient que des ignorants à l'esprit confus. Un jury composé de philosophes et de docteurs de la loi était là pour le juger.

— À toi de t'exprimer le premier, lui dit le président.

— Je souhaiterais qu'on donne du papier et de quoi écrire aux membres du jury.

Ainsi fut fait.

— Et que chacun écrive sur une feuille sa définition du pain, ajouta Nasreddine.

Au bout d'un moment, le président ramassa les réponses et les lut une à une.

— « Le pain est un aliment sacré » a écrit le premier juré ; le deuxième : « C'est juste de la farine, du sel et de l'eau » ; le troisième : « Un don d'Allah » ; le quatrième : « De la pâte cuite dans un four » ; le cinquième : « Un aliment dont la forme varie » ; le sixième : « Quelque chose d'indispensable pour accompagner tous les plats » ; le septième : « De la mie enrobée d'une croûte. »

— N'est-ce pas singulier, fit remarquer le Hodja, que des gens ne parvenant pas à se mettre d'accord sur la nature d'une chose qu'ils consomment chaque jour soient en même temps unanimes à m'accuser d'avoir tenu des propos diffamatoires ? S'ils donnent tous une définition différente du pain, ils auront forcément des avis divergents sur ma réelle culpabilité !

Le président réfléchit quelques instants et fit libérer Nasreddine.

30. Djeha et le philosophe

Maroc



Un professeur de philosophie voulut rencontrer Djeha¹ pour vérifier si sa réputation n'était pas surfaite. Il prit rendez-vous avec lui. Le jour dit, il se rendit chez le sage fou. Arrivé devant sa porte, il saisit le heurtoir en forme de main et frappa plusieurs coups. Personne n'ouvrit. Il insista, mais la porte demeura close.

Furieux, il fouilla dans ses poches et en sortit un morceau de craie. Puis il écrivit rageusement sur la porte : *Pauvre idiot*. Et il s'en fut.

Quand Djeha rentra chez lui, il lut les mots et alla aussitôt chez le professeur qui habitait quelques pâtés de maisons plus loin. Il frappa et tous deux se parlèrent à travers le guichet grillagé de la porte.

— J'avais oublié que nous avions rendez-vous et vous prie de m'excuser, professeur. Dès que j'ai vu votre nom écrit à la craie sur ma porte, j'ai vite couru jusque chez vous.

Le philosophe n'apprécia guère l'insolence de Djeha et refusa de le recevoir. Il pensa néanmoins qu'il méritait bien qu'on l'appelât le sage fou.

31. Giufa et ses créanciers

Sicile



Un matin, alors que s’annonçaient les prémices de l’hiver, Giufa¹ prit conscience que les haillons dont il était vêtu ne le protégeraient guère des grands froids à venir. Il lui fallait de nouveaux habits, de préférence beaux et chauds. Mais il n’avait pas un sou vaillant. Comment s’y prendre pour réussir quand même à se rhabiller de pied en cap ? Il quitta sa mesure, l’air décidé, se rendit chez le drapier de la bourgade où il habitait et choisit une jolie flanelle gris foncé. Puis il l’apporta au tailleur qui prit ses mesures et promit de lui confectionner un costume pour le lendemain matin. Le chemisier lui tailla une chemise dans un fin tissu de coton. Le savetier lui proposa des souliers foncés à la peau très souple. Et le chapelier, un couvre-chef en feutre noir. Partout, il se comporta avec civilité et s’engagea à payer en fin de mois.

— J’ai besoin d’être habillé correctement pour l’enterrement de mon père, expliqua-t-il. Je vous réglerai ce que je vous dois avec l’héritage que je vais toucher.

Dès qu’il fut en possession de son costume, Giufa le revêtit. Il avait maintenant fière allure et on lui faisait spontanément confiance. Il en profita

pour s'attabler dans un bon restaurant où il savoura des mets délicieux accompagnés de vins fins. Là encore, il fit les mêmes promesses qu'ailleurs.

Quand arriva la fin du mois, il s'inquiéta, car il ne savait pas comment faire pour régler ses créanciers. Il en vint à imaginer que seule la mort pourrait lui permettre de leur échapper. Mais pourquoi fuir la vie, quand le monde est si beau ? « Il serait plus astucieux de leur faire croire que ma dernière heure a sonné », se dit-il.

Il s'allongea aussitôt sur son lit, ferma les yeux et fit de son mieux pour avoir l'air d'être mort. On frappa bientôt à sa porte. C'était le drapier. Il insista et, comme personne ne répondait, finit par entrer. Il aperçut aussitôt Giufa gisant sur son lit de mort.

— Comment ai-je été assez sot pour lui faire crédit ? s'écria-t-il. Mais il est inutile de me lamenter, je lui remets ses dettes.

Sur ces entrefaites, le tailleur arriva.

— Je les lui remets, moi aussi, dit-il.

Puis le chemisier, le savetier, le chapelier et le restaurateur les rejoignirent. Aucun des créanciers n'en voulut vraiment à Giufa d'être mort endetté. Ils furent même d'accord sur le fait que c'était un brave homme.

Le corps du défunt fut transporté à l'église et, comme le veut la coutume, laissé dans un cercueil ouvert jusqu'au matin suivant qui serait celui des obsèques. Giufa avait mal au dos et bougeait pour éviter les crampes. Soudain, la porte de l'église grinça et cinq voleurs entrèrent. Ils ne venaient pas pour prier, mais juste pour partager leur butin. Les pièces d'or tintèrent pendant qu'ils les comptaient. Tous eurent le même nombre et il en resta une. Chacun des marauds voulut se l'attribuer et une dispute éclata. Finalement, le chef éleva la voix.

— Nous n'allons quand même pas nous battre pour une pièce. Elle reviendra au premier qui, à vingt pas, tirera juste sur le nez du défunt.

Giufa pensait qu'il s'agissait de lancer la pièce d'or. Mais en entrouvrant un œil, il découvrit que le chef s'apprêtait à tirer avec son pistolet.

Il prit peur, se redressa et hurla de toutes ses forces :

— Au secours les morts, venez vite m'aider !

Pris de panique, les voleurs s'enfuirent. Les mots prononcés par Giufa résonnaient encore dans l'église, alors que les larrons étaient déjà dehors. Ils avaient eu si peur qu'ils étaient sortis en abandonnant leur part de butin.

Giufa ne prit pas le risque d'attendre leur éventuel retour. Il ramassa vite toutes les pièces d'or et glissa la dernière dans le tronc se trouvant au pied d'une statue de la Madone. Cela lui porta bonheur, car il put rentrer chez lui sans encombre. Il était doublement heureux. D'abord d'avoir sauvé son nez et ensuite d'être devenu riche.

Le lendemain, il se rendit chez ses différents créanciers. Tous s'étonnèrent de le voir vivant et se réjouirent qu'il remboursât ses dettes.

32. Hitar Pétrar et l'aubergiste

Bulgarie



Un jour où il avait les poches et le ventre vides, Hitar Pétrar¹ marchait dans la rue en espérant que la chance lui sourirait. Comme il passait devant une auberge, il sentit soudain une odeur agréable qui s'échappait par la fenêtre des cuisines. C'était celle d'un agneau grillant sur un feu de bois. Il plongea les mains dans sa besace et en sortit un morceau de pain. Puis il s'approcha de la fenêtre et le plongea dans la fumée. L'odeur imprégna le pain. L'aubergiste lui tournait le dos et ne l'aperçut qu'au bout d'un moment. Il comprit vite son manège et lui cria d'un air menaçant :

— Où te crois-tu Pétrar pour voler ainsi l'odeur de ma viande ? Tu dois payer pour ça.

Hitar Pétrar ne se laissa pas impressionner et répliqua tout en mordant dans son pain :

— Ne dis pas n'importe quoi. Je ne t'ai rien volé, j'ai juste fait prendre l'air à mon pain sec. Aucune loi ne l'interdit.

— Tais-toi donc ! J'ai acheté le bois qui brûle et la viande posée sur le gril. L'odeur qui s'en échappe me coûte de l'argent. Il faut payer ce que tu as consommé.

— Je n’ai mangé que mon pain et rien d’autre. L’odeur est impalpable. Elle s’échappe, s’envole et va où bon lui semble. Tu ne peux pas la retenir. Elle ne t’appartient donc pas.

Des badauds commencèrent à s’attrouper devant l’auberge, tandis que le ton montait entre les deux hommes. Des policiers intervinrent. L’aubergiste raconta ce qui s’était passé et réclama vingt sous pour le préjudice subi.

— Paie la somme que tu dois ou tu recevras vingt coups de bâton, ordonna l’officier de police. À toi de choisir.

Hitar Pétrar opta pour le bâton.

— L’aubergiste a raison, dit-il, j’ai bien pris l’odeur de la grillade avec mon pain. Et pour cela mon ombre mérite bien les vingt coups de bâton.

Les badauds et les policiers, qui trouvaient la réponse fort judicieuse, éclatèrent de rire. Et tandis que Pétrar s’éloignait sous les applaudissements de la foule, quelqu’un lança :

— Rien ne vaut la sottise pour répondre à la sottise.

33. Madi, les voleurs et les autres

Comores



Un jour, Madi¹ arriva dans un village où il se fit un ami. L'homme lui raconta que son jeune fils avait été arrêté la veille, alors qu'il passait devant le palais royal.

— Il s'est juste arrêté pour renifler l'odeur suave d'un mets qu'il ne connaissait pas, en s'écriant que ça sentait très bon, expliqua le père. Deux gardes l'ont aussitôt attrapé et conduit devant le sultan en l'accusant d'avoir volé l'odeur d'une sauce royale. Celui-ci a décrété que le délit était grave et méritait la mort. Mon pauvre fils a été jeté en prison en attendant d'être pendu.

— La sentence me paraît très injuste, dit Madi. Je ne manquerai pas de t'aider à le tirer de là, si j'en ai l'occasion.

L'homme lui offrit le gîte et le couvert. Le lendemain soir, la lune était pleine. Elle permit à Madi d'apercevoir deux malandrins qui égorgeaient une chèvre derrière des buissons. Il s'approcha sans bruit et leur cria :

— Bande de voleurs, je vais vous dénoncer et le sultan vous fera pendre.

Les deux hommes proposèrent à Madi de partager la viande avec lui en échange de son silence.

— Je ne veux que les intestins de la bête, déclara-t-il.

Les autres s'empressèrent de vider la chèvre de ses viscères et s'éloignèrent ensuite du village en emportant la viande.

Quelques jours plus tard, un gibet fut installé devant le palais royal.

— Je vais faire de mon mieux pour sauver ton fils, annonça Madi au père du jeune homme.

L'heure de la pendaison arriva. Les gardes amenèrent le condamné tandis que la foule entourait le gibet. Le bourreau attendait l'arrivée du sultan et son signal pour passer la corde au cou du jeune homme. Dès qu'il fut là, Madi s'approcha et déposa à ses pieds une grosse corbeille, recouverte d'un tissu, dans laquelle se trouvaient les intestins de la chèvre. Ils avaient pourri et dégageaient une odeur pestilentielle.

— De quoi s'agit-il ? demanda le souverain sans daigner soulever le tissu.

— Sire, répondit l'autre, je suis le frère du condamné et je vous ai apporté une chose lui appartenant.

— Cette corbeille pue, se plaignit le souverain tandis qu'un rictus de dégoût se dessinait sur son visage.

— Effectivement. Et l'odeur qui s'en dégage est celle de l'estomac de mon frère. Il la rend à Votre Majesté en échange de celle qu'il lui a volée en humant la sauce royale.

Excédé, le sultan donna un coup de pied dans la corbeille qui roula un peu plus loin. Puis il tira son sabre et le leva pour trancher la tête de l'insolent.

— Que Votre Majesté patiente un peu avant de me tuer ! supplia Madi. Je voudrais juste ajouter quelque chose.

— Je t'écoute, maugréa le souverain en abaissant son sabre.

— J'aimerais que Votre Majesté m'autorise à citer les paroles de son père, paix à son âme. Il aimait à répéter : « Tu rendras toujours un grain de maïs pour un autre grain de maïs. » Je n'ai pas oublié la sagesse dont il faisait preuve et au nom de mon frère je voulais donc rendre à Votre Majesté une odeur pour une autre odeur.

Le sultan fit aussitôt libérer le condamné et Madi s'en fut heureux.

34. Les réponses de Birbal

Inde



L'empereur Akbar¹ était musulman. Durant son règne, il s'entoura de conseillers, de savants, d'artistes, de musiciens, de poètes et de sages de toutes religions. Quand Birbal, qui était hindou, entra à son service, le proche entourage du souverain voulut mettre à l'épreuve la finesse d'esprit du nouveau venu en le pressant de questions.

— Combien y a-t-il d'étoiles sur la voûte céleste ?

— Autant que de poils sur le corps d'un tigre, répondit Birbal.

— Quelle est la chose la plus douce en ce monde ?

— Le sourire d'un enfant.

— Qu'est-ce qu'on ne peut pas retrouver après l'avoir perdu ?

— La vie.

— Qu'est-ce qui se déplace comme l'éclair ?

— La pensée.

— Existe-t-il quelque chose que le soleil ne peut jamais voir ?

— La nuit.

— J'ai mille questions à te poser, dit un savant. Préfères-tu répondre aux cent plus faciles ou à la plus difficile ?

— À la plus difficile, dit Birbal.

— Qui de la poule ou de l'œuf apparut en premier ?

— La poule, bien entendu !

— Comment peux-tu en être sûr ?

— Ça, c'est ta deuxième question et je m'étais engagé à ne répondre qu'à une seule, répliqua l'autre.

L'empereur sourit. Il posa aussi une question, dans le seul but de clore la mise à l'épreuve de Birbal. Il savait que personne après lui ne s'autoriserait à l'interroger encore ce jour-là.

— Qu'est-ce qui grandit quand on le partage ? demanda le souverain.

— Le bonheur.

— Il ne nous reste qu'à féliciter Birbal pour sa vivacité d'esprit, conclut Akbar.

Et tout le monde applaudit.



35. La panthère, le chacal et la tortue

Cameroun



La panthère et le chacal étaient amis. En quête d'une proie, le félin marchait, puissant et élégant. Le chacal, chétif et craintif, suivait. Il était habitué à subsister en consommant les restes des chasses de la panthère. Il trottinait généralement derrière elle et il lui arrivait parfois de se retrouver à sa hauteur, mais il évitait toujours de la dépasser. Ce jour-là, elle était de mauvaise humeur et peu encline à l'indulgence. À un moment, il effleura son flanc par inadvertance.

— Cesse de te frotter contre moi, lui lança-t-elle. Comme tous tes congénères, tu pues et je ne tiens pas à ce que ton odeur fétide imprègne ma fourrure. Passe donc devant !

— Le frêle chacal ne peut précéder la puissante panthère. Ce serait lui faire offense ! répliqua-t-il.

— Fais ce que je te dis et ouvre la marche !

— C'est beaucoup trop dangereux. Toi seule peux marcher en tête. Et puis si je me mets devant toi, tu sentiras encore plus mon odeur.

— Obéis, sinon il t'en cuira, menaça-t-elle.

Comme il n’obtempérait pas, elle lui donna un grand coup de griffes sur le museau. Le sang jaillit aussitôt et le malheureux poussa un cri plaintif en s’enfuyant. Depuis, il veille à ne la suivre qu’à distance respectueuse quand elle va à la chasse, afin de ne pas risquer de l’importuner avec son odeur. Et il ne s’attaque au relief de ses repas qu’après qu’elle ait abandonné la place.

La panthère avait une autre amie : la tortue. Toutes deux s’appréciaient mutuellement pour leurs qualités respectives. La tortue enviait la puissance, l’élégance et la souplesse du félin. La panthère, quant à elle, admirait la carapace de son amie.

Un après-midi où elles s’étaient retrouvées à l’orée de la forêt pour converser, la tortue dit :

— Tu possèdes des pattes merveilleuses. Elles sont longues, puissantes et musclées. Elles te donnent une agilité que je t’envie. Grâce à elles, tu peux courir très vite, bondir avec facilité sur tes proies et grimper aux arbres. Si j’avais les mêmes, je pourrais t’imiter. Mais je n’ai que d’horribles pattes épaisses, tordues et surtout trop courtes qui ne me permettent que de marcher lentement.

— Toi, tu as la chance d’avoir un abri que tu transportes toujours avec toi. Il te protège quelle que soit la saison et t’évite d’avoir à courir pour rejoindre ton gîte quand un danger te menace. Tu peux aller où bon te semble sans rien risquer. Si je pouvais transporter ma maison sur mon dos comme toi, je n’aurais nullement besoin de mes grandes pattes.

— Nous pourrions faire échange, proposa la tortue. Prends ma carapace et donne-moi tes pattes.

— Avec plaisir ! s’exclama la panthère.

Un moment plus tard, l’échange était fait. La tortue se trouva en possession de puissantes pattes armées de griffes acérées. Et le félin eut le dos entièrement recouvert d’un bouclier d’écailles.

Aussitôt, la tortue voulut tester son agilité. Elle bondit vers un arbre, toutes griffes dehors, et s’agrippa au tronc pour y grimper. Comme elle était

peu expérimentée pour ce genre d'exercices, elle ne coordonna pas correctement ses mouvements, chuta lourdement sur le sol et se rompit le cou.

De son côté, la panthère se réjouissait de l'échange, quand survint l'éléphant. Quelques mois plus tôt, elle avait tué et dévoré son éléphanteau. Malgré sa carapace, l'éléphant la reconnut. Il poussa un barrissement de colère, releva sa trompe et chargea. Au lieu de rentrer sa tête et ses pattes sous la carapace pour être à l'abri, elle voulut prendre la fuite. Mais ses nouveaux membres étaient beaucoup trop lents. L'éléphant saisit la tête du félin avec sa trompe et la lui arracha.

Ainsi moururent stupidement les deux amies pour avoir convoité les qualités d'autrui et voulu inconsidérément améliorer leur sort. Le chacal, qui avait assisté à leur disparition respective, se dit qu'il était préférable de se contenter de vivre avec ce que la nature nous avait donné.

36. L'homme aux deux épouses

Chine



Jadis, dans une ville de la Chine impériale, vivait un homme d'âge moyen qui avait deux épouses installées dans des maisons différentes. L'une était jeune et jolie. L'autre, plus âgée que lui mais encore belle. Il les aimait sincèrement et chacune savait le rendre heureux. Il ne faisait aucune différence entre elles et veillait à ne pas les rendre jalouses en leur offrant toujours des cadeaux de même valeur.

Un soir, la plus jeune lui dit :

— Tu commences à avoir trop de cheveux blancs et cela me déplaît.

Le mari n'avait pas le choix. Il arracha une partie de ses cheveux blancs. Ainsi, sa chevelure parut plus foncée et la jeune femme fut satisfaite.

Quelques jours plus tard, il se rendit chez son autre épouse.

— Comme tu peux le constater, lui dit-elle, ma tête est toute blanche. Il faudrait que tu trouves un moyen pour éclaircir la tienne, car je parais bien vieille à côté de toi.

L'homme arracha une partie de ses cheveux bruns et sa deuxième femme lui en sut gré. Pour satisfaire ses épouses, le mari poursuivit son

manège et finit par être totalement chauve. Les deux femmes le trouvèrent tellement affreux qu'elles décidèrent de le quitter.

Il se remémora alors une histoire que lui contait sa grand-mère quand il était enfant. Celle d'un chien vivant près d'un fleuve sur les rives duquel avaient été érigés deux temples se faisant face. Quand l'animal entendait résonner la gphantâ¹, il se rendait dans le temple où elle sonnait afin d'obtenir sa pitance. Or, un matin les gphantâs sonnèrent simultanément sur les deux rives. Le chien hésita. Il ne savait pas quel temple choisir. Il se jeta à l'eau et commença à traverser avant de se raviser et de faire demi-tour. Puis il changea encore d'avis et nagea dans l'autre sens, persuadé que la nourriture serait meilleure là-bas. À force d'hésiter, il finit par s'épuiser et se noya.

L'homme regretta de ne pas avoir suivi la leçon donnée par l'histoire de ce chien. Elle lui aurait permis d'éviter de se retrouver dans la triste situation qu'il vécut pour avoir couru deux lièvres à la fois.

37. Le Froid, le Soleil et le Vent

Biélorussie



Jadis, le Froid, le Soleil et le Vent étaient amis. Ils se promenaient souvent ensemble et s’amusaient à jouer de mauvais tours à ceux qu’ils rencontraient. Mais l’amitié n’exclut pas la jalousie.

Un jour, sur un chemin de campagne, ils croisèrent un vieux paysan qui rentrait chez lui.

— Bonjour, dit celui-ci en soulevant son chapeau.

Les trois amis lui répondirent d’un signe de la tête.

— Lequel d’entre nous cet homme a-t-il salué ? se demandèrent les trois amis.

— Moi bien sûr, s’exclama le Soleil. Il me respecte beaucoup, car il craint que mes rayons ne le brûlent.

— Pas du tout, répliqua le Froid. C’est moi qu’il a salué parce qu’il a beaucoup plus peur de moi que de toi, et pas seulement pour lui mais aussi pour ses récoltes.

— Vous vous méprenez tous les deux, dit le Vent. C’est moi et moi seul que le paysan a salué.

Le ton monta et ils faillirent en venir aux mains.

— Allons l'interroger pour en avoir le cœur net, proposa le Soleil.

Ils coururent pour le rattraper.

— À qui as-tu dit bonjour en nous croisant ?

— Au Vent, répondit l'homme sans hésiter.

Blessé dans sa fierté et jaloux que le paysan n'ait salué que le Vent, le Soleil se mit en colère.

— Puisqu'il en est ainsi, mes rayons ne vont pas te ménager. Je te ferai rôti, lança-t-il à l'adresse de l'homme qui se mit à trembler.

— Le Vent marchait en tête et je n'ai pas aperçu les autres tout de suite. C'est la raison pour laquelle je n'ai salué que lui, s'excusa le paysan.

— Ne te moque pas de nous, dit le Soleil, le vent est transparent et tu as donc bien vu tout le monde.

— Tu n'as aucune crainte à avoir, brave homme, si le Soleil essaie de te brûler je te rafraîchirai en soufflant et te protégerai, promit le Vent.

— Comme tu n'as pas daigné me saluer, dit à son tour le Froid qui était aussi contrarié que le Soleil, je me chargerai de te geler de la tête aux pieds et je détruirai aussi tes récoltes. Sois certain que tu ne manqueras pas d'en mourir.

Le malheureux paysan blêmit.

— Si le Froid s'attaque à toi, reprit le Vent, j'interviendrai. Et il ne parviendra pas à être suffisamment glacial pour te tuer. Suivant que je l'utilise ou pas, mon souffle me permet de faire varier la température. Quand il fait chaud, je la fais baisser en soufflant. Quand il fait froid, je la fais monter en cessant de souffler. Je peux donc te protéger aussi bien du Soleil que du Froid.

Le vieil homme rentra rapidement chez lui sans ajouter le moindre mot. Mais l'inquiétude le tenailla, car il avait omis de remercier le Vent pour son soutien et il se demandait si celui-ci n'allait pas lui en vouloir et renoncer à sa promesse. Il paierait alors très cher son impolitesse et son manque de tact. Il ne lui restait plus qu'à espérer que le Vent ne fût pas rancunier.

38. Une chose en commun

Perse



Un sage raconta à son voisin qu'il voyait souvent un corbeau et une colombe marcher côte à côte sur la berge du fleuve coulant non loin de chez eux.

— Que peuvent avoir en commun deux oiseaux d'espèces différentes et de couleurs aussi opposées pour pouvoir si bien s'entendre ? demanda le voisin.

— Observe-les et tu comprendras, répondit le sage.

Le voisin se rendit au bord du fleuve et attendit. Quand les oiseaux se montrèrent, il s'approcha lentement et découvrit qu'ils étaient tous les deux boiteux.

39. Le trésor

Inde



Il était une fois trois jeunes garçons qui vivaient avec leur mère dans une modeste maison et n'allaient plus à l'école depuis la mort accidentelle de leur père. Cette famille avait juste de quoi subsister. Les garçons aidaient leur mère à gagner de quoi payer leur maigre pitance. Et ils étaient contraints de mendier quand personne ne les embauchait.

Un jour où ils travaillaient durement au bord d'une rivière, ils aperçurent sur l'autre rive un groupe d'enfants richement vêtus. Assis sur des coussins, face à leur précepteur, ceux-ci répétaient des textes védiques¹. Et tandis que, vêtus de leurs guenilles recouvertes d'une croûte de terre, les trois frères malaxaient glaise, paille et eau pour confectionner les briques de terre crue qui séchaient ensuite au soleil, leur parvenaient les voix enfantines.

La nuit venue, puisqu'ils étaient contraints de travailler jusqu'au coucher du soleil, les trois garçons rentrèrent, harassés par le labeur de la journée, tout en parlant avec envie des enfants riches qu'ils avaient vus sur l'autre rive. L'aîné finit par dire :

— Au lieu de nous éreinter tout le jour, sans aucun espoir de nous en sortir, nous ferions mieux de trouver le moyen d'étudier pour essayer de nous enrichir.

Les deux autres acquiescèrent. Quelque temps plus tard, l'aîné parla de leur projet à un vieux paysan qui avait connu leur père et les avait embauchés comme journalier le temps d'une récolte. Celui-ci leur indiqua un vieil ascète de sa connaissance, vivant dans une montagne située à quelques jours de marche.

— Allez le voir de ma part, leur dit-il. C'est un érudit qui acceptera de vous prendre à son service et de vous enseigner son savoir.

Les garçons informèrent leur mère de leur projet. Elle tenta de les mettre en garde et de les dissuader de s'en aller. Ils étaient déjà un peu trop grands pour étudier et ils ne possédaient pas les bases nécessaires. Et puis le danger guettait partout sur les routes. Elle ne voulait pas risquer de les perdre. Ils refusèrent de l'écouter et se préparèrent au départ prévu le lendemain.

— Mère, dirent-ils, c'est notre seule chance de nous en sortir. Quand nous reviendrons, nous serons riches.

Ils partirent et durent voyager près d'un mois pour trouver l'ascète, car il n'habitait plus au même endroit. Ils se recommandèrent du paysan et il accepta de les prendre à son service. Ils apprirent beaucoup au cours des deux premières années passées à ses côtés.

Mais un matin de printemps, le vieil homme les informa qu'il voulait reprendre sa route vers l'Himalaya et qu'ils devaient se séparer. Avant de partir, il leur apprit un mantra².

— C'est un vrai trésor que vous possédez maintenant, leur dit-il. Il vous permettra de ramener les morts à la vie.

Les trois frères le remercièrent et prirent le chemin du retour. Ils étaient impatients de tester le mantra. Ils se réjouissaient à l'idée de bien gagner leur vie et de s'enrichir rapidement, en monnayant leur nouveau pouvoir

auprès des familles en deuil, dans les villages et les villes de la région. Ou peut-être même de tout le pays et pourquoi pas du monde entier s'ils décidaient d'en faire le tour.

En traversant une forêt, ils trouvèrent le corps d'un tigre, probablement mort en combattant un éléphant qui avait dû le piétiner. Il avait la fourrure déchirée et maculée de sang. Tous ses os étaient brisés.

— Voici l'occasion de tester le mantra ! s'exclama l'aîné.

Le plus jeune le prononça. Aussitôt le squelette du tigre se reconstitua. Le second frère fit de même et la fourrure retrouva toute sa beauté. L'aîné récita aussi le mantra. Le fauve se remit alors sur ses pattes, rugit, se jeta sur eux et les dévora.

Les trois frères auraient dû faire preuve de plus de sagesse en se méfiant du pouvoir que leur avait confié le vieil ascète. Cela leur aurait permis d'échapper à une issue aussi tragique.

40. Le diagnostic du médecin

Perse



Un cheikh¹ avait atteint un âge respectable et souffrait de nombreux maux. Aussi s'était-il rendu à la consultation du médecin de son quartier.

— J'ai des troubles de la mémoire, dit le vieillard.

— Cette faiblesse est liée à ton grand âge, vénérable Cheikh, répondit le médecin.

— J'ai des taches noires devant les yeux qui m'empêchent de bien voir.

— Cela ne peut venir que de l'âge.

— Mon dos me fait souffrir un peu plus chaque jour.

— Cela aussi vient de l'âge.

— Quelle que soit la nourriture qu'on me prépare, même la plus légère, j'éprouve de grandes difficultés à la digérer.

— La faiblesse de ton estomac est encore la conséquence de ton grand âge.

— Je respire difficilement et parfois j'ai l'impression d'étouffer.

— C'est le propre des gens de ton âge.

— Mes jambes ne me portent que difficilement et j'ai eu le plus grand mal à me rendre à ton cabinet.

— La vieillesse contraint les gens à ne sortir que rarement de chez eux, Cheikh.

— Idiot ! finit par s'exclamer le vieillard en colère, tu t'en es tenu au même diagnostic chaque fois que je me suis plaint. Tu me parais bien ignorant pour quelqu'un qui a étudié la médecine aussi longtemps. Ne t'a-t-on pas appris que Allah a fixé un remède pour chacun de nos maux ?

— Oui, mais lui seul peut nous guérir de cette maladie qu'est la vieillesse.

41. Le renard et le loup

Groenland



En ce temps-là, les élans étaient nombreux. Un loup affamé avait repéré un troupeau et s'en approchait. Les élans étaient très calmes. Ils ne pouvaient détecter la présence d'un danger, car le vent soufflait en sens inverse et ne portait pas l'odeur du prédateur dans leur direction. Le loup savait que son déjeuner se trouvait là et qu'il ne lui échapperait pas. Il lui suffisait de bien choisir sa proie, de la saisir et de la terrasser.

Un moment plus tard, le carnassier bondit et tua un jeune élan. Un renard assistait à la scène. Il s'approcha pour essayer de participer au festin et salua le prédateur.

— Je n'ai guère l'occasion de goûter à de la bonne viande de corne, surtout quand elle est bien fraîche comme celle-ci, dit-il. Je me contente toujours des restes abandonnés par tes congénères quand ils sont repus. Accepterais-tu de m'inviter à partager ton repas ?

— Tu peux te joindre à moi et manger autant que tu voudras, grogna l'autre, il y a de quoi nous nourrir aisément tous les deux.

Quand il fut repu, le renard remercia le loup. Et au moment de partir, il dit :

— Je voudrais te demander quelque chose. Je t’ai observé tout à l’heure et j’ai trouvé que tu étais un excellent chasseur. Pourrais-tu m’apprendre à chasser l’élan ?

Flatté, le loup sourit et répondit :

— Après tout ce que je viens d’avaler, je suis un peu lourd pour t’apprendre quoi que ce soit maintenant. Je préfère te donner rendez-vous demain matin au lever du soleil.

Le lendemain, ils se retrouvèrent à l’aube et se mirent aussitôt en route. Le gibier ne manquait pas. Très vite, le loup flaira quelque chose. C’était ce qu’il cherchait : un jeune élan un peu à l’écart de sa mère. Il s’approcha suivi de son élève. Puis il lui demanda :

— Mes yeux sont-ils bien rouges ?

— Très, très rouges et même injectés de sang.

— Et mes poils, comment sont-ils ?

— Tout hérissés.

Le loup bondit, se jeta sur le jeune élan et l’égorgea. Ils le mangèrent ensemble.

— Voilà ! ma leçon est terminée, dit ensuite le professeur. Tu vois que c’est très simple de chasser.

Le renard acquiesça.

— Si tu as des questions, tu peux les poser.

— Non, j’ai tout compris.

Quelques jours plus tard, le renard se vanta auprès d’un de ses congénères de la leçon donnée par le loup et proposa de le faire profiter de ce qu’il avait appris.

— Avec plaisir, se réjouit l’autre. Apprendre n’est jamais inutile !

Ils marchèrent longtemps côte à côte sans trouver la moindre proie. Puis le nouveau professeur flaira quelque chose. C’était un gros élan. « Je vais faire mieux que le loup, pensa-t-il, et nous aurons ainsi beaucoup plus à manger. »

— Mes yeux sont-ils bien rouges ? demanda-t-il à son élève.
— Non, pas du tout, dit l'autre.
— Il faut répondre : Très rouges et injectés de sang.
— Comme tu voudras : Très rouges et injectés de sang.
— Mes poils sont-ils hérissés ?
— Non, pas du tout.
— Tu dois répondre : Tout hérissés.
— D'accord : Tout hérissés.
— Maintenant, regarde bien comment tu dois t'y prendre pour attaquer une proie.

Le renard courut et se jeta sur le gros élan qu'il avait repéré. Celui-ci réagit aussitôt et d'une puissante ruade le projeta à plusieurs mètres. Le malheureux retomba lourdement sur le sol, le crâne brisé. Apeuré, l'élève rampa pour s'approcher de son maître qui gisait sur le dos, les quatre pattes en l'air.

— Maintenant, tes yeux sont très rouges et injectés de sang, constata-t-il. Quant à tes poils, ils sont vraiment tout hérissés.

Il n'obtint aucune réponse. Il finit par s'éloigner en se disant qu'il était fort dangereux de s'attaquer à plus gros que soi et choisit sagement de continuer à se nourrir en chassant les mulots.

42. Le garçon qui n'aimait pas son nom

Inde



Plusieurs centaines de brahmanes¹ suivaient des cours sur les Védas², au sein d'une université prestigieuse. L'enseignement était dispensé par un grand maître qui faisait toujours preuve d'une infinie sagesse.

Un jour, un étudiant vint lui parler. Il s'appelait « Derrière » et était excédé par les railleries de ses camarades.

— Maître, le supplia-t-il, je voudrais que vous me donniez un autre nom.

— Il faut d'abord que tu en choisisses un qui te convienne. Pour cela, tu dois partir à sa recherche. Quand tu l'auras trouvé, reviens me voir et je ne manquerai pas de te l'attribuer.

Derrière partit aussitôt et sillonna la région. Il voulait un nom sonnant bien et qui lui éviterait d'être l'objet de moqueries. Il croisa d'abord un convoi funèbre et se renseigna sur le nom du défunt.

— Il s'appelait « Rapide », lui dit-on.

— Avec un tel nom, il est surprenant qu'il n'ait pas échappé à la mort, commenta le jeune homme.

— Rapide ou non, on meurt toujours à un moment ou à un autre, lui lança un vieil homme qui s'étonnait de sa remarque. Vous semblez ignorer que le nom ne sert qu'à désigner la personne et ne correspond nullement à une qualité qu'elle serait susceptible de posséder.

Derrière poursuivit sa route. Il arriva bientôt dans une grande ville. C'était la mousson et il avait beaucoup plu. Dans une ruelle où se succédaient de nombreuses échoppes, il aperçut une jeune fille vêtue d'un sari trempé. La malheureuse pleurait. Il s'approcha et lui parla. C'était une belle esclave que ses maîtres avaient frappée avant de la mettre dehors. Le jeune homme lui demanda son nom et la raison pour laquelle on l'avait renvoyée.

— Je m'appelle « Riche » et ils m'ont mise dehors parce que je ne leur rapportais plus rien, expliqua-t-elle.

— Avec un nom pareil, comment pouvais-tu ne rien leur faire gagner ?

— Un nom ne désigne que la personne et non ses qualités, rétorqua la jeune fille. Tu sembles l'ignorer. Que je me sois appelée « Riche » ou « Pauvre » ne change rien à l'affaire.

Derrière lui souhaita bon courage, après lui avoir dit qu'elle avait quand même beaucoup de chance de ne plus être l'esclave de personne. Et il s'en alla. Quelques jours plus tard, il rencontra un vieil homme qui lui demanda de l'aider à retrouver son chemin. Le jeune homme s'en étonna quand il apprit qu'il s'appelait « Guide ».

— Comment pouvez-vous vous perdre en portant ce nom ?

— Cela n'a rien à voir ! Vous-même marchez devant alors que vous vous appelez Derrière. On peut se perdre, que l'on s'appelle Guide ou pas. Un nom ne sert à rien d'autre qu'à désigner un individu. Il n'est jamais le reflet de la personnalité.

Derrière tira la leçon des différentes rencontres qu'il avait faites. Et il jugea qu'il était temps de prendre le chemin du retour.

— Alors ? lui dit le maître en l'apercevant.

— J'ai appris au cours de mon voyage, expliqua le jeune homme, que s'appeler Rapide ne permet pas d'éviter la mort, que Riche ou Pauvre peuvent être aussi démunis l'un que l'autre, qu'être Guide ne permet pas d'éviter de se perdre et qu'en étant Derrière on peut quand même marcher devant. Un nom n'est jamais qu'un nom. Il ne peut avoir aucune influence sur notre destin. Il est donc inutile que j'en change.

— C'est une sage décision ! déclara le maître.



43. Le chameau, le bœuf et le bélier

Perse



Un chameau, un bœuf et un bélier étaient amis et cheminaient ensemble depuis plusieurs jours à travers un vaste désert de pierres. Ils se rendaient dans un pays lointain où ils espéraient trouver des pâturages toujours verdoyants. La monotonie du paysage, le sol accidenté sur lequel ils trébuchaient sans cesse, la lumière vive et aveuglante reflétée par les pierres, le soleil qui dardait ses rayons ardents sur leurs dos et aussi le manque d'eau et de nourriture rendaient leur marche harassante.

Le cinquième jour, ils trouvèrent une touffe d'herbe entre deux pierres. Persuadé que cela l'avantagerait, le bœuf proposa de la partager en tenant compte de la corpulence de chacun. Le chameau fut d'avis de faire des parts égales. Le bélier leur dit :

— Si nous partageons équitablement, aucun de nous n'y trouvera son compte, car le repas sera bien maigre. Il est préférable qu'un seul en profite. Et le respect des anciens impose que ce soit le plus vieux d'entre nous.

Le chameau et le bœuf acquiescèrent. Le bélier poursuivit :

— Je suis assurément le plus âgé, puisque j'ai bien connu le bélier qui fut jadis sacrifié par Abraham ¹.

— Comparé à toi, je suis un vieillard, déclara le bœuf, car j'étais attelé à côté de celui qui tirait la charrue d'Adam² après qu'il eut été chassé du paradis terrestre.

Le bélier comprit qu'il était battu et regretta d'avoir parlé le premier.

Le discours mensonger des deux autres choqua le chameau. Sans hésiter, il baissa la tête, cueillit la touffe d'herbe d'un coup de dents et l'avala.

— Je n'ai pas voulu m'abaisser à mentir comme vous l'avez fait, dit-il, puisque personne n'ignore que je suis bien le plus vieux d'entre nous.

44. Le pygmée égoïste

Gabon



Jadis, au plus profond de la forêt équatoriale, les Pygmées chassaient en posant des collets où le gibier venait s'étrangler. Ils utilisaient aussi des lances et des arcs.

L'un d'eux, qui était très ingénieux, se mit un jour à tresser des lianes et inventa le filet. Il eut l'idée de le fixer entre deux arbres. Puis il rabattit le gibier vers l'endroit où il avait placé le piège. Et comme il l'espérait, plusieurs animaux se jetèrent dans son filet et furent pris. Il n'eut plus qu'à les tuer d'un coup de lance.

L'inventeur du filet qui n'était jusque-là qu'un piètre chasseur devint le meilleur de la forêt. La grande quantité de gibier qu'il se mit à rapporter régulièrement ne manqua pas d'intriguer tout le monde. Un de ses voisins décida de le suivre et découvrit avec surprise la technique qu'il utilisait. Il était attaché à la pratique de la chasse traditionnelle de ses ancêtres et n'imaginait pas en changer. Mais comme il revenait de plus en plus souvent bredouille et que les siens commençaient à souffrir de la faim, il se résolut à parler à l'inventeur du filet.

— Ô grand maître des chasseurs, lui dit-il humblement, apprends-moi à tresser un filet comme le tien afin que je puisse nourrir plus facilement ma famille.

— Il n'en est pas question, répondit l'autre.

— Aurais-tu oublié que l'entraide est la règle dans notre tribu. Tu sais bien que chez nous, les fruits sauvages, le poisson, le gibier et la forêt appartiennent à tous.

— Je ne l'ignore pas et n'en ai cure.

Profondément choqué, le voisin informa d'autres Pygmées qui avaient comme lui de plus en plus de difficultés à chasser. Ils décidèrent d'espionner l'égoïste et finirent par le surprendre en train de ramener¹ son filet. Ils l'observèrent longuement pour arriver à bien comprendre sa technique. Ils voulurent ensuite l'imiter. Ils coupèrent des lianes et essayèrent de les tresser. La tâche ne fut pas facile. Ils durent faire de multiples essais avant d'obtenir un premier filet qui était plus grand et plus solide que celui de l'égoïste. Ils l'essayèrent et firent une chasse extraordinaire. De nombreuses familles purent ainsi manger à leur faim.

L'égoïste ne tarda pas à se rendre compte que son invention avait été imitée. Il en fut très contrarié et envisagea de se venger. Mais il était seul et pas assez fort pour s'opposer aux autres chasseurs. Il exigea donc un dédommagement. Puisqu'ils lui avaient volé son invention, il demandait en contrepartie à tous les Pygmées de le nourrir jusqu'à la fin de ses jours. Il s'imaginait qu'il serait ainsi dispensé de chasser.

Personne ne voulut céder à ses exigences. Il échappa de justesse à la colère des gens et dut s'enfuir pour éviter d'être lynché. Dès lors, l'égoïste vécut seul. Il médita sur son triste sort, regretta de ne pas avoir su se montrer généreux et comprit que le partage et la solidarité étaient avec le respect de la forêt les seules chances de survie pour les Pygmées.

45. La misère

Pologne



Un riche châtelain employait de nombreux paysans pour cultiver ses vastes terres, exploiter le bois de ses forêts, pêcher le poisson de son lac et assurer l'entretien de son château. Tous étaient logés dans un village lui appartenant. Si bien qu'ils étaient tributaires de son bon vouloir. Il en profitait pour les exploiter et les maltraiter sans vergogne.

Un de ces paysans était laboureur. Sa femme lui avait donné trois enfants. Deux fils et une fille d'une grande beauté qui était l'aînée. Le châtelain l'aperçut un jour, en tomba aussitôt amoureux et voulut l'épouser. Mais la jeune fille n'en avait cure et refusa de consentir au mariage. Comme les parents ne faisaient pas pression sur elle pour l'obliger à accepter, le châtelain se vengea en les tourmentant de mille manières, exigeant d'eux toutes sortes de corvées et les faisant bâtonner sous le moindre prétexte.

Devant tant d'injustice, le laboureur finit par perdre patience et décida de quitter le village avec les siens. Dans la chaumière qu'ils habitaient depuis la naissance de la jeune fille, on entendait parfois d'étranges cris dont ils n'étaient jamais parvenus à trouver l'origine. Le jour de leur départ,

tandis qu'ils enlevaient leur pauvre mobilier, ils perçurent des bruits derrière le poêle. Ils tendirent l'oreille et virent soudain sortir du foyer une jolie et frêle créature aux longs cheveux blonds.

— Mon Dieu ! Venez-nous en aide, s'écria la mère en se signant.

— Es-tu une créature de Satan ? demanda le père.

— Non, répondit la jeune femme, je suis juste votre misère. Je vois que vous quittez les lieux et souhaite que vous m'emmeniez.

L'homme eut envie de l'étrangler, mais craignit ses représailles s'il ne parvenait pas en venir à bout. Il préféra lui sourire pour la mettre en confiance et lui dit :

— Puisque vous semblez vous plaire avec nous, vous pouvez nous accompagner et aussi nous aider à déménager.

La frêle créature accepta et proposa de porter quelques ustensiles.

— Laissez faire mes enfants, dit le laboureur. Je préfère que vous m'aidiez plutôt à transporter le billot se trouvant dans la cour.

Il se précipita dehors, saisit une hache, frappa un grand coup et l'ouvrit. Puis il pria poliment la misère d'approcher.

— Attrapez le billot avec moi, dit-il en lui montrant la fente.

Elle y mit ses longs doigts. Tout en feignant de l'aider, l'homme enleva vite la hache. La fente se referma et la main de la créature resta prisonnière dans le bois. Elle eut beau hurler, se démener, rien n'y fit. L'homme chargea vite tout le mobilier sur une charrette et partit avec sa famille. Il s'installa dans un autre village où il ne fut plus opprimé comme avant. Il créa un petit commerce qui fut vite très prospère et en quelques années devint un des plus riches habitants du lieu. Sa fille épousa un brave garçon qui était le fils d'un honnête voisin. Et tous vécurent heureux.

Après le départ du laboureur et de sa famille, le châtelain avait décidé d'attribuer la chaumière à une autre famille. Il s'y rendit pour en vérifier l'état et vit dans la cour la jeune femme qui pleurait, la main prise dans le billot. Il la trouva tout de suite à son goût. Sans attendre, il enfonça un coin

dans la fente du billot qui s'entrouvrit et délivra la misère. À partir de ce jour, elle ne quitta plus son sauveur. Elle était si belle qu'il en devint très amoureux et l'épousa. Pour satisfaire les caprices de sa femme, il dépensa progressivement toute sa fortune et finit par être totalement ruiné.

En convoitant obstinément la beauté et en harcelant injustement la famille de paysans qui refusaient de céder à ses exigences, le châtelain finit par provoquer sa propre perte.

46. Les hommes et les fourmis

Grèce antique



Un jour de tempête, un homme assistait impuissant au naufrage d'un navire qui s'était jeté sur les récifs, non loin de la côte. Le visage fouetté par le vent chargé d'embruns, il voyait de la grève sa coque retournée émergeant des flots gris qui se creusaient et se couvraient d'écume. À chaque coup de boutoir donné par les énormes vagues, l'épave éventrée se soulevait et se brisait un peu plus. Elle semblait accoucher des marins et des passagers se trouvant encore à son bord, qu'elle expulsait sans pitié vers leur tragique destin. Le bruit de craquements sourds lui parvenait, mêlé aux mugissements de la mer et aux cris de désespoir des hommes, des femmes et des enfants qui se débattaient pour échapper à la noyade.

« Comme les dieux sont injustes, se dit l'homme, ils frappent sans distinction les bons et les mauvais, les jeunes et les vieux. »

Quelques jours plus tard, la tempête avait cessé. L'homme regardait la mer qui avait retrouvé son calme, après avoir rejeté de nombreux cadavres et des débris de toutes sortes provenant du navire naufragé. Il se remémorait tout ce qu'il avait vu et regrettait qu'il n'y eût aucun survivant, quand une

fourmi le piqua à la cheville. Contrarié, il baissa les yeux, s'aperçut qu'il avait un pied posé sur une fourmilière et la piétina rageusement.

Hermès, le dieu messager apparut alors.

— Pendant le naufrage, dit-il à l'homme, tu as osé critiquer les dieux. As-tu fait preuve de plus de discernement qu'eux avec ces pauvres fourmis ?

Penaud, l'homme s'éloigna en se promettant de ne plus médire contre quiconque.

47. Les trois rêves

Turquie



Trois hommes avaient décidé de partir ensemble en pèlerinage. Le voyage s'effectua à pied. Il s'avéra périlleux et beaucoup plus long que prévu. Les pèlerins avaient mis leurs ressources en commun, partagé joies et peines et leur amitié s'était renforcée au fil des semaines.

Un soir, ils constatèrent qu'il ne leur restait qu'un morceau de pain et un peu d'eau dans le fond d'une outre. « À qui doivent revenir nos dernières provisions », se demandèrent-ils. Le plus âgé prétendit que c'était à lui, car il était moins résistant que les autres. Le plus jeune soutint le contraire, sous prétexte qu'il était le plus robuste et donc le seul à pouvoir atteindre la ville sainte où ils souhaitaient tous se rendre.

— Grâce à ce morceau de pain et à cette eau, je parviendrai au but et pourrai prier pour votre salut.

Le troisième préférait partager équitablement.

— Nous pourrons ainsi continuer notre chemin ensemble. Et si nous finissons par mourir de faim, c'est aussi ensemble que nous disparaîtrons. Nous devons être fidèles à notre amitié, même dans l'adversité.

Comme la nuit tombait et que chacun campait sur ses positions, ils décidèrent d'aller dormir en convenant que celui qui ferait le plus beau rêve aurait droit au pain et à l'eau.

Le lendemain matin, les trois hommes se levèrent à l'aube, la bouche sèche et l'estomac tenaillé par la faim.

— J'ai fait un beau rêve, dit le plus âgé. Je me trouvais dans un lieu extraordinaire où j'ai rencontré un sage qui m'a déclaré que le pain et l'eau me revenaient de plein droit, car ma vie avait été jusqu'ici exemplaire.

— Moi j'ai fait un rêve encore plus beau, raconta le plus jeune. J'ai vu défiler ma vie passée et future. Puis j'ai rencontré un être omniscient¹ qui m'a dit que j'étais le plus droit, le plus intelligent, le plus patient et le plus robuste de nous trois. Il a aussi ajouté que j'étais un saint homme et qu'à ce titre j'étais le seul à mériter le pain et l'eau.

— Je n'ai aucun souvenir du rêve que j'ai pu faire, déclara le troisième. Mais au milieu de la nuit, je me suis soudain réveillé et j'ai été le jouet d'une force irrésistible qui m'a contraint à me lever et à m'emparer du pain et de l'eau. Et sans l'avoir vraiment voulu, je les ai aussitôt avalés. Il eût été plus sage de partager équitablement ce qui nous restait comme je vous l'ai proposé hier soir.



48. L'art de la concentration

Inde



Un grand maître, qui pratiquait le tir à l'arc depuis près d'un demi-siècle et avait été sacré meilleur archer du pays, avait de nombreux élèves qu'il entraînait régulièrement. Comme il commençait à vieillir et qu'il se sentait parfois fatigué, il leur annonça un jour qu'il souhaitait recruter quelqu'un pour le seconder.

— Je vais organiser un concours de tir à l'arc, leur dit-il, et le meilleur d'entre vous deviendra mon assistant.

Les familles et les amis des participants, ainsi que de nombreux amateurs se déplacèrent pour assister à l'épreuve qui devait se dérouler à l'orée d'un bois. Une cible, marquée en son centre d'un rond rouge, fut fixée sur le tronc d'un grand arbre et un trait, tracé sur le sol à environ quarante mètres, derrière lequel s'assirent les concurrents. Quand tout le monde fut installé, le vieil homme leva le bras et exigea le silence. Il remercia la foule pour sa présence, avant de s'adresser à ses élèves.

— Chacun d'entre vous tirera pour tenter d'atteindre le centre de la cible. Vous utiliserez pour cela l'arc et les flèches posés sur ce coussin. Ne

vous présentez que si vous vous sentez parfaitement prêts. Tout le monde a bien compris ?

L'ensemble des élèves hocha la tête. Un jeune homme s'approcha, impatient de pouvoir montrer son adresse aux siens. Il saisit l'arc et une des flèches, avant de se mettre en place.

— Maître, puis-je tirer ? demanda-t-il.

Le professeur le regarda avec attention

— Vois-tu les arbres dans le fond et les gens debout sur les côtés ? l'interrogea-t-il.

— Oui, je les vois tous.

— Si c'est le cas, cela prouve que tu n'es pas prêt, retourne donc t'asseoir, ordonna le vieil homme.

Surpris, l'élève posa l'arc et la flèche et reprit sa place parmi les autres.

Un autre concurrent se leva. Il prit à son tour l'arc et la flèche et voulut viser. Le professeur s'approcha tout près de lui.

— Me vois-tu ? demanda-t-il.

— Oui, maître.

— Eh bien, tu ne pourras pas atteindre la cible, il est préférable que tu ailles te rasseoir.

Il en fut de même avec tous les participants qui voulurent tenter leur chance. Le vieil homme leur posait une question et après avoir entendu leur réponse, il les renvoyait à leur place. Quelques spectateurs finirent par manifester tout haut leur désapprobation, car ils étaient venus pour voir du tir à l'arc et rien ne s'était passé jusqu'alors. Le professeur fit semblant de ne pas les entendre.

— Y a-t-il encore quelqu'un qui veuille tirer ? demanda-t-il.

Un jeune garçon s'avança timidement. Il banda l'arc, les yeux rivés sur la cible, le corps parfaitement immobile.

— Vois-tu les oiseaux qui volent au-dessus de la forêt ?

— Non, maître, je n'en vois aucun.

— Vois-tu l'arbre sur lequel est fixée la cible ?

— Non, maître.

— Et la cible, la vois-tu ?

— Non, maître.

Élèves et spectateurs éclatèrent de rire. Et plusieurs crièrent au jeune garçon d'aller se rasseoir. Comment pouvait-il prétendre atteindre la cible, sans la voir ? Le vieil homme leva le bras pour obtenir le silence.

— Indique-moi ce que tu vois, dit-il au garçon qui n'avait pas bougé.

— Je vois un rond rouge, maître.

— Très bien ! Tu peux donc tirer.

Le garçon décocha sa flèche. Elle siffla et alla se planter en plein centre du rond rouge. Les spectateurs l'applaudirent avant de l'ovationner. Le professeur demanda encore le silence et prit la parole.

— La concentration, dit-il, permet de ne jamais manquer son but. Mon plus jeune élève le sait, c'est donc lui qui deviendra mon assistant dès l'année prochaine.

49. L'avarice

Côte d'ivoire



À force d'avarice, un homme avait fini par s'enrichir. Il n'avait jamais pris de femme de peur que cela lui coûtât trop cher. Il refusait de payer quiconque pour effectuer les travaux domestiques ou pour l'aider à cultiver son champ. Il préférait tout faire seul afin d'éviter la moindre dépense. Il allait même chercher son eau au puits, provoquant la risée de tout le village. Il ne fallait pas compter sur lui pour faire preuve de générosité. Jamais personne ne l'avait vu offrir un cadeau à quelqu'un ou faire l'aumône à un pauvre. Économiser était à la fois son obsession et sa fierté.

Un jour, il tomba dans le fleuve. Il ne savait pas nager et poussa des cris de détresse en se débattant pour ne pas couler. Un de ses voisins accourut.

— Donne-moi ta main, cria-t-il.

— Non ! Il n'en est pas question ! répondit l'avare.

— Donne-moi donc ta main que je te tire de là, insista le voisin.

L'avare détestait donner quoi que ce fût et il hésita avant de réagir enfin. Mais il était déjà trop tard. Il coula et on ne retrouva jamais son corps. Il aurait sans doute survécu si son voisin lui avait dit : « Prends ma main » au lieu de « Donne-moi ta main. »

Le grillot du village écrivit un long texte racontant la vie de cet homme qu'il récitait sur une musique jouée avec son balafon. Il y développait avec une infinie sagesse l'idée que l'avarice est un vilain défaut et qu'il n'est pas de plus grande folie que de vivre pauvre pour mourir riche.

50. Chance ou malheur

Chine



Un vieux paysan avait pour toute fortune un magnifique cheval noir que tout le monde admirait. Il était si beau qu'un riche propriétaire de la région proposait régulièrement de le lui acheter. En quelques mois, il avait même doublé la somme offerte en échange de l'animal. Mais le paysan refusait obstinément de se séparer de sa monture.

Un matin, en se levant, le vieil homme constata que l'enclos, où il avait l'habitude d'enfermer son cheval pour la nuit, était ouvert. Et l'animal avait disparu. Le paysan en fut fort attristé. Était-il victime du forfait d'un malandrin ou bien avait-il mal fermé l'enclos et ainsi permis à l'animal de s'enfuir ?

Quand ils apprirent la nouvelle, les voisins se mirent à le critiquer. Plusieurs, dont certains étaient aussi ses amis, vinrent le voir. Ils le plaignirent tout en lui faisant des reproches :

— Tu dois regretter amèrement de ne pas avoir voulu vendre ton cheval ! Tu en aurais tiré une grosse somme qui t'aurait permis d'acheter du bétail. Et maintenant tu n'as plus rien. Quel malheur pour toi !

Au lieu de s'apitoyer sur son sort, le paysan répondit :

— Je ne sais que penser. Je peux juste constater que mon cheval a disparu. J'ignore s'il a été volé ou s'il s'est enfui. Et comment être sûr que c'est vraiment un malheur ?

Nul ne comprit pourquoi il doutait que la disparition de l'animal fût pour lui un malheur.

Quelques semaines plus tard, le cheval réapparut, accompagné d'une splendide jument qui caracolait à ses côtés. Cette fois, ceux qui avaient plaint ou critiqué le vieil homme revinrent pour le féliciter.

— Tu avais raison, c'était une chance et non un malheur comme nous l'avions cru. Maintenant tu possèdes aussi une jument qui te donnera bientôt des poulains. Tu es donc riche !

— Je vois juste que mon cheval est de retour et qu'il n'est pas revenu seul. Je ne sais si c'est une chance ou un malheur, répondit le paysan.

Il offrit la jument à son fils unique qui se mit à la monter. Elle était si fougueuse qu'elle parvint vite à le désarçonner. Le jeune homme chuta lourdement et se brisa les deux jambes.

— Sans lui, comment vas-tu faire pour t'occuper de tes champs ? lui demandèrent les uns et les autres. C'est vraiment un malheur pour toi.

— Je sais juste que mon fils s'est cassé les deux jambes. J'ignore encore si c'est une chance ou un malheur.

Bientôt, le pays entra en guerre. Tous les hommes en âge de combattre furent appelés. Sauf le fils du paysan qui ne pouvait pas marcher. De nombreux soldats ne revinrent jamais.

— C'était une chance et non un malheur que ton fils se soit cassé les jambes, déclara l'entourage du paysan.

— Qui peut vraiment savoir ? rétorqua celui-ci.

La chance ne donne pas, elle ne fait que prêter. Le malheur lui succède souvent et peut tout reprendre. Mais l'inverse arrive aussi. Inutile de trop se réjouir quand la chance est là, et de désespérer quand le malheur prend sa place.

51. La messe

France



Un vieux paysan était veuf depuis quelques semaines. Malgré son âge, il continuait à s'occuper seul de sa ferme. Sa femme lui manquait beaucoup et pas un jour ne passait sans qu'il pensât à elle.

Un soir, il décida de faire dire une messe pour la défunte. Le lendemain, il se rendit au presbytère pour voir le prêtre.

— Bonjour, monsieur le curé, je voudrais savoir ce qu'il m'en coûterait pour que vous disiez rapidement une messe pour ma pauvre femme, demanda-t-il.

— Trente sous, s'empressa de répondre l'homme d'Église.

Le veuf tira sa bourse de sa poche et compta la somme qu'il posa sur la table. Le prêtre lut sur son visage une grande tristesse. Il eut pitié de lui et voulut le consoler.

— Je suis sûr que votre brave dame est au paradis maintenant, déclara-t-il.

À ces paroles, le paysan qui ne manquait pas de bon sens se pencha et, d'un mouvement rapide de la main, récupéra les pièces que le curé n'avait pas encore empochées.

— Si ma femme est déjà au ciel, elle n'a plus besoin de messe et il est donc inutile que je paye ! s'exclama-t-il.

52. L'armurier

Chine



Chez les Nan, on était armurier de père en fils depuis dix générations. Dès qu'il prit la direction de l'usine familiale, le fils aîné l'agrandit et la modernisa, avant d'améliorer rapidement la qualité des armes. La réputation de son établissement devint si grande que les gens n'hésitaient pas à se déplacer des provinces voisines pour venir lui en acheter.

Dans cette usine, les ouvriers ne fabriquaient que des sabres et des boucliers. La clientèle avait le choix entre différents modèles. Le marchand proposait des armes de poids différents dont le prix variait suivant leur beauté. Il aidait chaque client à effectuer son choix et le conseillait en prenant en compte sa taille et sa force mais aussi ses goûts et les moyens dont il disposait. Puis il le laissait manier le sabre et réfléchir sans jamais le presser à se décider. Pour l'armurier, une arme était à la fois un prolongement et une protection du corps. Le client pouvait donc prendre tout son temps avant de la choisir.

— Vous devez avoir la sensation que le sabre et le bouclier ne font qu'un avec vous-même, répétait-il.

Les clients ne regrettaient jamais leur achat. Ils partaient certains d'avoir fait le bon choix. Et ils n'avaient pas tort, car les armes qui sortaient de l'usine Nan étaient probablement les meilleures du pays. Le marchand en était convaincu. Quand quelqu'un l'interrogeait sur la qualité de ses boucliers, il répondait toujours :

— Il n'en existe pas d'aussi résistants que les miens. Aucun sabre ne parvient à les briser.

Et à propos de ses sabres, il disait :

— Jamais vous n'en verrez d'aussi beaux. Leurs lames sont si dures et si aiguisées que rien ne leur résiste.

Un client s'étonna un jour de ses propos.

— Mais alors, demanda celui-ci, que se passerait-il si un de vos sabres venait à frapper un de vos boucliers ?

Embarrassé, l'armurier resta sans voix.

Mieux vaut réfléchir avant de parler et éviter de trop vanter la qualité de ses marchandises quand on est marchand.

53. Les trois médecins

Chine



À quelques jours d'intervalle, trois médecins avaient ouvert leurs cabinets dans la même rue. La population étant nombreuse, ils savaient qu'il y aurait suffisamment du travail pour tous. Mais chacun voulait attirer le maximum de patients et réfléchissait au moyen d'y parvenir.

Le premier fit faire une enseigne qu'il apposa sur la façade de son cabinet. Sous son nom, les passants pouvaient y lire : *Meilleur médecin de la province*.

Le deuxième voulut faire mieux. Il accrocha une enseigne beaucoup plus grande sur laquelle un calligraphe avait écrit en plus de son nom : *Meilleur médecin du pays*.

En voyant cela, le troisième envisagea de mettre en place un panneau qui couvrirait toute la façade de son cabinet et sur lequel il dirait qu'il était le meilleur médecin du monde. Mais il renonça vite à cette idée. Et finalement, il ne posa qu'une toute petite plaque. À la grande stupeur de ses deux concurrents, il attira ainsi le plus gros de la clientèle du quartier. Il s'était contenté de mentionner sous son nom : *Meilleur médecin de la rue*.

La modestie est parfois plus payante.



54. La sagesse du monde

Inde



Au cours d'une partie de chasse, un roi chuta accidentellement de son cheval et ne put se relever. Après quelques jours d'agonie, il finit par s'éteindre. Son jeune fils hérita de son trône. Comme il était peu expérimenté et qu'il manquait d'assurance, il décida de s'entourer de gens compétents pour l'aider à gouverner et à se former à son métier. Les plus grands érudits et les meilleurs savants du royaume furent convoqués à la cour. Certains devinrent ses conseillers et les autres eurent pour mission de parcourir le monde afin d'en rapporter les connaissances les plus diverses.

Ils voyagèrent longtemps et ne revinrent qu'au bout de vingt années, à la tête de caravanes de chameaux chargés de nombreux livres, manuscrits et objets scientifiques. Leurs moissons de connaissances et de trésors étaient si importantes que les annexes du palais s'avérèrent trop exiguës pour les accueillir. Le souverain prit alors la décision de faire construire un groupe d'immenses bâtiments destinés à tout abriter. Il l'appela : Cité du Savoir.

Le jour de l'inauguration, le souverain en fit le tour à cheval, accompagné de ses ministres et d'invités prestigieux. Puis il visita chacun des bâtiments. Il prit très vite conscience qu'il n'aurait jamais le temps

d'étudier tous les documents qui s'y trouvaient. Aussi constitua-t-il une équipe d'érudits chargés de les lire à sa place et d'en rédiger des synthèses.

Dix ans plus tard, les savants lui livrèrent leur travail. Les nombreux volumes contenant la compilation des synthèses furent posés sur les rayonnages d'une immense bibliothèque. Après les avoir vus, le roi se dit encore qu'il n'aurait jamais assez de temps pour assimiler tout le savoir qu'elle contenait. Il fallait le condenser. Une nouvelle équipe s'y attela. Dix nouvelles années furent encore nécessaires, car les plus vieux savants mouraient et ceux qui les remplaçaient étaient contraints de tout relire avant de se mettre à rédiger les courts articles destinés au souverain.

Durant ce temps, le monarque avait vieilli et il était tombé malade. On lui présenta le dernier travail effectué. Un ouvrage contenant plusieurs volumes qu'il feuilleta longuement.

— Mon état ne me laissera pas le temps de lire tout ça, dit-il avec regret. Faites-moi un condensé des principaux articles contenus dans ces volumes.

Des lettrés se remirent aussitôt au travail. Ils obtinrent un petit livre où chaque discipline était résumée en une seule phrase. Un vieux conseiller le présenta au souverain moribond qui n'eut pas la force de l'ouvrir.

— Avant que je ne meure, donnez-moi juste une phrase résumant toute la sagesse du monde, souffla-t-il.

— Sire, répondit le conseiller, toute la sagesse du monde tient en trois mots : vivre l'instant présent.

JEAN MUZI

L'auteur est né à Casablanca. Après une enfance marocaine, il fait des études de lettres, de cinéma et d'arts plastiques à Paris. Il a longtemps écrit et réalisé des films orientés vers la communication et la formation. Homme d'images, il aime aussi les mots. Il a beaucoup travaillé sur le conte traditionnel et continue de le faire, tout en écrivant des textes plus personnels et des scénarios. Ses livres ont été traduits en espagnol, portugais, italien, chinois, thaïlandais, catalan, basque, coréen et turc.

Du même auteur :

- 19 fables de Renard* (Flammarion)
- 19 fables du méchant Loup (Flammarion)
- 19 fables du roi lion* (Flammarion)
- 16 contes du monde arabe* (Flammarion)
- 20 contes du Niger* (Flammarion)
- 15 contes de Tunisie* (Flammarion)
- 30 contes du Maghreb* (Flammarion)
- 15 contes du Sénégal* (Flammarion)
- 14 contes du Québec* (Flammarion)
- 25 contes de la Méditerranée* (Flammarion)
- 26 contes de la Savane* (Flammarion)

12 contes de Bretagne (Flammarion)

L'Épopée de Gilgamesh en 8 récits (Flammarion)

21 contes de Provence (Flammarion)

40 contes de France (Flammarion)

Mille Ans de contes arabes (Milan)

Contes de chats (Albin Michel)

Contes des sages et facétieux Djeha et Nasreddine Hodja (Seuil)

Contes des sages de Bretagne (Seuil)

Contes des sages de Corse (Seuil)

Contes des sages de Provence (Seuil)

Albums :

Sango et la rivière (Flammarion)

L'Âne et le Lion (Flammarion)

Sauvée par les animaux (Flammarion)

Comment la grand-mère se fit des amis (Flammarion) - Prix Chronos 2007

Contes d'Afrique (Flammarion)

FRÉDÉRIC SOCHARD

Après des études aux Arts Décoratifs, Fred Sochard travaille comme infographiste et fait de la communication d'entreprise. Pour le plaisir du dessin, il s'oriente vers l'illustration de presse et l'édition jeunesse. Et il trouve le temps de faire plusieurs expositions de peinture... Il vit près d'Angers.

TABLE

Avant-propos

1. Là où se cache la sagesse - Tibet
2. Le mille-pattes, la puce et le pou - Japon
3. Que serait le tout sans l'infime ? - Jordanie
4. La prière du Yom Kippour - Pologne
5. Le mendiant plein de sagesse - Tunisie
6. Le vent et la souris - Australie
7. Le jugement - Roumanie
8. Le batelier et l'artiste - Chine
9. Le brahmane et la mangouste - Inde
10. Le devin - Chine
11. Leuk le lièvre et son fils - Sénégal
12. L'argent du Bon Dieu - Belgique
13. La grenouille et la grue - Groenland
14. Les voleurs punis - Maroc
15. L'indécis - Inde
16. La vieille femme et le médecin - Grèce antique
17. Le crocodile et le caméléon - Niger
18. La vie et la mort - Roumanie
19. L'héritage des trois frères - Ukraine

20. Enfer ou paradis - France
21. Midas et le pactole - Grèce antique
22. Le chacal et le hérisson - Algérie
23. Autour de Confucius - Chine
24. L'herbe d'immortalité - Chine
25. Le doigt - Corée
26. La colère - Japon
27. L'avare et son ami - Chine
28. L'île au monstre - Tonga
29. Nasreddine Hodja a réponse à tout - Turquie
30. Djeha et le philosophe - Maroc
31. Giufa et ses créanciers - Sicile
32. Hitar Pétrar et l'aubergiste - Bulgarie
33. Madi, les voleurs et les autres - Comores
34. Les réponses de Birbal - Inde
35. La panthère, le chacal et la tortue - Cameroun
36. L'homme aux deux épouses - Chine
37. Le Froid, le Soleil et le Vent - Biélorussie
38. Une chose en commun - Perse
39. Le trésor - Inde
40. Le diagnostic du médecin - Perse
41. Le renard et le loup - Groenland
42. Le garçon qui n'aimait pas son nom - Inde
43. Le chameau, le bœuf et le bélier - Perse
44. Le pygmée égoïste - Gabon
45. La misère - Pologne
46. Les hommes et les fourmis - Grèce antique
47. Les trois rêves - Turquie

- 48. L'art de la concentration - Inde
- 49. L'avarice - Côte d'ivoire
- 50. Chance ou malheur - Chine
- 51. La messe - France
- 52. L'armurier - Chine
- 53. Les trois médecins - Chine
- 54. La sagesse du monde - Inde

Jean Muzi

Frédéric Sochard



Notes

1. Philosophe chinois (VI^e-V^e siècle av. J.-C.).
2. Sutta Nipata I.12.
3. Courte phrase qui contraint à réfléchir.
4. Petit défaut, bizarrerie.

Notes

1. Alcool de riz.

Notes

1. Jour du Grand Pardon, fête la plus sainte de l'année juive.

Notes

1. Membre de la caste sacerdotale, la première des castes hindoues qui sont héréditaires et au nombre de quatre.

Notes

1. Personnage du folklore wallon.

Notes

1. Village du Maghreb.
2. Vent saharien violent, très chaud et très sec qui souffle sur le Maghreb.
3. Montagne.
4. Village fortifié du Maghreb.

Notes

1. Ancien pays d'Asie Mineure, situé sur la partie occidentale du plateau anatolien.

Notes

1. Personnage historique ayant le plus marqué la civilisation chinoise. Il vécut entre 551 et 479 av. J.-C. Son enseignement a donné naissance au confucianisme choisi comme philosophie d'État durant la dynastie Han (206 av. J.-C. à 220 ap. J.-C.).

Notes

1. Elle prend le pouvoir au ^x^e siècle av. J.-C. et reste en place jusqu'en 256 av. J.-C.

Notes

1. Les bouddhistes croient en la réincarnation. Ils pensent qu'après la mort, ils revivront sous une nouvelle forme corporelle. Le cycle des renaissances peut durer des siècles avant d'atteindre le Nirvana. C'est-à-dire être élevé pour toujours au-dessus des misères et des imperfections de la vie, à l'abri cette fois des renaissances ultérieures.

Notes

1. Sans poils.

Notes

1. Nasreddine Hodja est le sage fou turc qu'on retrouve sous d'autres noms aussi bien en Iran que dans tous les pays musulmans et même en Corse, en Sicile ou en Espagne...

Notes

1. Djeha est un peu le cousin arabe de Nasreddine Hodja. Comme lui, c'est un sage fou, un sage errant aux mille malices qui ridiculise les nantis et venge les faibles et les opprimés. Il est très populaire dans tout le monde arabe. Et suivant les pays, on l'appelle aussi Djiha, Djoha ou Goha...

Notes

1. Giufa, autre sage fou, est un peu le cousin sicilien de Nasreddine Hodja et de Djeha. Pauvre parmi les pauvres, mais heureux de vivre, il a souvent le ventre vide et vagabonde sur les chemins de son île natale. Il croise parfois un paysan qui lui offre un fromage de brebis ou un verre de lait de chèvre. Il ne manque pas d'humour et joue de mauvais tours aux riches et aux puissants. Il est un peu la revanche du petit peuple.

Notes

1. Héros populaire bulgare, Hitar Pétrar ressemble beaucoup à Nasreddine Hodja, Djeha et Giufa. Comme eux, il incarne le bon sens populaire et donne des leçons pleines de sagesse aux puissants. Souvent affamé, il fait de son mieux pour trouver chaque jour de quoi se restaurer.

Notes

1. Aux îles Comores, le sage errant ne s'appelle ni Nasreddine Hodja, ni Djeha, ni Giufa, ni Hitar Pétar. Il a pour nom Madi et ressemble beaucoup aux quatre autres. Comme eux, il fait sans cesse preuve de fantaisie et de malice.

Notes

1. Il dirigea l'Empire moghol de 1556 à 1605.

Notes

1. Plaque sonore ou clochette qui appelle aux offices.

Notes

1. Écrits sacrés. La philosophie et la religion représentent le principal sujet des textes védiques appelés aussi Védas.
2. Le mantra est un support de méditation, une phrase sacrée dotée d'un pouvoir spirituel.

Notes

1. Chez les musulmans, homme respecté en raison de son grand âge et surtout de ses connaissances scientifiques ou religieuses.

Notes

1. Prêtre, ou plus généralement homme de lettres disposant de connaissances importantes.
2. Textes sacrés.

Notes

1. Patriarche et prophète de Dieu, Abraham est le père commun des croyants appartenant aux trois religions monothéistes. Dieu le met à l'épreuve en lui ordonnant de sacrifier son fils unique. Mais au moment où il lève son couteau, un ange du Seigneur lui demande de renoncer. Abraham égorge alors un bélier à la place de son fils. C'est cet animal que le bélier du conte prétend avoir connu.

2. Selon les croyances juives, chrétiennes et musulmanes, Adam est le premier homme créé par Dieu à son image. Ève sera la première femme. Sous l'impulsion de celle-ci, Adam goûte au fruit défendu, le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal planté dans le jardin d'Éden. Pour cette faute, Dieu les chasse tous les deux du paradis terrestre. Si le bœuf du conte a tiré la charrue d'Adam, il est assurément plus vieux que le bélier.

Notes

1. Réparer.

Notes

1. Qui sait tout ou paraît tout savoir.